LOGOS SEMANTIKOS

LOGOS SEMANTIKOS

STUDIA LINGUISTICA

IN HONOREM

EUGENIO COSERIU

1921 - 1981

HORST GECKELER - BRIGITTE SCHLIEBEN-LANGE

JÜRGEN TRABANT - HARALD WEYDT

(EDS.)

WALTER DE GRUYTER
BERLIN - NEW YORK

EDITORIAL GREDOS
MADRID

CIP-Kurztitelaufnahme der Deutschen Bibliothek

Logos semantikos: studia linguistica in honorem Eugenio Coseriu 1921-1981 / Horst Geckeler... (eds.). — Berlin; New York: de Gruyter; Madrid: Gredos.
ISBN 3-11-007863-5 (de Gruyter)
ISBN 84-249-0161-4 (Gredos)
NE: Geckeler, Horst [Hrsg.]; Coseriu, Eugenio: Festschrift

Vol. 3. Semantik / Wolf Dietrich; Horst Geckeler (ed.). — 1981.
ISBN 3-11-008774-X (de Gruyter)
ISBN 84-249-0164-9 (Gredos)
NE: Dietrich, Wolf [Hrsg.]

©

1981 by Walter de Gruyter & Co., vormals G. J. Göschen'sche Verlagshandlung · J. Guttentag, Verlagsbuchhandlung · Georg Reimer · Karl J. Trübner · Veit & Comp., Berlin 30.

©

1981 by Editorial Gredos, S. A., Sánchez Pacheco, 81, Madrid 2.
Printed in Spain.
Alle Rechte des Nachdrucks, der photomechanischen Wiedergabe, der Herstellung von Mikrofilmen und Photokopien, auch auszugsweise, vorbehalten.
Satz und Druck: Gráficas Cóndor, S. A., Sánchez Pacheco, 81, Madrid 2.
Zeichnung: Alfred Grieb.
Buchbindearbeiten: Lüderitz & Bauer, Berlin.
Depósito Legal: M. 22569-1981.

LOGOS SEMANTIKOS

VOL. III

SEMANTIK

SEMÁNTICA

SÉMANTIQUE

SEMANTICS

WOLF DIETRICH
HORST GECKELER
(EDD.)

WALTER DE GRUYTER
BERLIN - NEW YORK

EDITORIAL GREDOS
MADRID

Inhalt
Índice

Vorwort der Herausgeber. Avant propos ... 1

I

THEORIE DER SEMANTIK
TEORÍA DE LA SEMÁNTICA
THÉORIE DE LA SÉMANTIQUE
THEORY OF SEMANTICS

CARL L. EBELING (Amsterdam)
On the demarcation of linguistic meaning ... 7

BENJAMÍN GARCÍA-HERNÁNDEZ (Córdoba)
Proporcionalidad y relaciones clasemáticas ... 23

VALENTÍN GARCÍA YEBRA (Madrid)
Polisemia, ambigüedad y traducción ... 37

HORST GECKELER (Münster)
Progrès et stagnation en sémantique structurale ... 53

HERMA C. GOEPPERT (Gießen und Freiburg i.Br.)
Sinn, Bedeutung, Bezeichnung: Zur Interpretation von Kafkas «Verwandlung» ... 71

SALVADOR GUTIÉRREZ ORDÓÑEZ (Oviedo)
Pluralismo y monismo semánticos ... 81

HANS JÜRGEN HERINGER (Tübingen)
Die Unentscheidbarkeit der Ambiguität ... 93

KAREL HORÁLEK (Prag)
Inhalt und Sinn ... 127

MONICA RECTOR (Río de Janeiro)
La semántica estructural de E. Coseriu ... 131

JAN-JAROSLAV ŠABRŠULA (Prague)
Les «lacunes» dans la langue et dans la parole ... 137

HANSJAKOB SEILER (Köln)
Das sprachliche Erfassen von Gegenständen: Die Technik KOLLEKTIV ... 147

RAMÓN TRUJILLO (La Laguna)
Sobre la naturaleza de los rasgos semánticos distintivos ... 155

EUGENIUS M. UHLENBECK (Leiden)
Productivity and creativity. Some remarks on the dynamic aspects of language ... 165

EMANUEL VASILIU (Bucharest)
Figurative use and «fuzzy-sets» ... 175

II

LEXIKOLOGISCHE UND LEXIKOGRAPHISCHE STUDIEN
ESTUDIOS LEXICOLÓGICOS Y LEXICOGRÁFICOS
ÉTUDES LEXICOLOGIQUES ET LEXICOGRAPHIQUES
LEXICOLOGIC AND LEXICOGRAPHIC STUDIES

KURT BALDINGER (Heidelberg)
Wortspiel und Stilfigur (Zwei Beispiele aus dem Mittelfranzösischen) ... 187

GERMÁN COLÓN (Basilea)
Contrastes léxicos en catalán, español e italiano ... 191

ALBERT HENRY (Bruxelles)
Le témoignage de Villon dans l'histoire du vocabulaire français ... 203

K. JAMES HOLLYMAN (Auckland)
Animal, végétal ou humain ... 209

RAFAEL LAPESA (Madrid)
«Alma» y «ánima» en el *Diccionario Histórico de la Lengua Española:* su fraseología ... 223

MARGHERITA MORREALE (Padua)
Apostillas a E. Coseriu, Principios de semántica estructural: el caso de *cosa.* 229

CHARLES MULLER (Strasbourg)
Un glissement de sens: «investir» ... 235

BERNARD POTTIER (Paris)
Un existentiel d'énoncé: fr. *fois* ... 241

JEAN ROUDIL (Paris)
Du traitement automatique des textes espagnols du Moyen Âge à l'analyse sémantique: Une voie plantée d'importants jalons ... 247

GIUSEPPE SCARPAT (Parma)
Due note di lingua latina ... 265

BERNFRIED SCHLERATH (Berlin)
Culinaria Romano-Germanica ... 269

CARLO DE SIMONE (Tübingen)
Latino *sodalis*, un problema di ricostruzione semantica ... 289

NICOL SPENCE (Londres)
Ancien français *toute(s) voie(s)*, ancien français *toute(s) foiz*, français *toutefois* ... 295

OSWALD SZEMERÉNYI (Freiburg)
Etyma Latina III (19-23): Latin *uindex, uindicit, uindicta, prouincia*, Greek *(w)anaks*, and West European *Veneti* from the point of view of semasiology. 303

HARALD THUN (Münster)
Faire école ... 325

III

LEXEMATISCHE STRUKTUREN
ESTRUCTURAS LEXEMATICAS
STRUCTURES LEXÉMATIQUES
LEXEMATIC STRUCTURES

ANGELA BIDU-VRĂNCEANU (Bucarest)
Problèmes d'analyse des champs lexicaux ... 349

HILTRAUD DUPUY-ENGELHARDT (Strasbourg)
Typen syntagmatischer Relationen. Dargestellt an den Verben des deutschen Paradigmas 'hörbar' ... 361

LEONHARD LIPKA (Munich)
On the interrelation of syntagmatic modification and paradigmatic lexical structuring in english ... 373

BRUNO STAIB (Münster)
Structures sémantiques d'un vocabulaire dialectal: Les dénominations des bovins dans le département du Cantal ... 385

SORIN STATI (Padoue)
Relations lexicales paradigmatiques actualisées dans la phrase ... 407

IV

SEMANTIK UND WORTBILDUNG
SEMÁNTICA Y FORMACIÓN DE PALABRAS
SÉMANTIQUE ET FORMATION DES MOTS
SEMANTICS AND WORD-FORMATION

ROBERTO GUSMANI (Udine)
La sintematica ... 421

DIETER KASTOVSKY (Vienna)
Lexical fields and word-formation ... 429

JOSETTE REY-DEBOVE (Paris)
Ordre et désordre dans le lexique ... 447

V

SEMANTISCHE INTERFERENZEN
INTERFERENCIAS SEMÁNTICAS
INTERFÉRENCES SÉMANTIQUES
SEMANTIC INTERFERENCES

GIANCARLO BRESCHI-PIERGIUSEPPE SCARDIGLI (Florence)
A plea for ecmagiology ... 469

REINHOLD KONTZI (Tübingen)
Semantische Strukturen des Italienischen im Maltesischen ... 491

EDGAR C. POLOMÉ (Austin, Texas)
Lexical data and cultural contacts: A critique of the study of prehistoric isoglosses and borrowings ... 505

Avant-propos

WOLF DIETRICH
HORST GECKELER
(Münster)

La sémantique tient, parmi les nombreux domaines de recherche de M. Coseriu, une place de choix. Pour cette raison, une section consacrée à la sémantique ne pouvait pas faire défaut dans des mélanges linguistiques qui, à l'occasion de son soixantième anniversaire, lui sont offerts par ses amis, ses disciples et ses collègues. L'écho que l'invitation que nous avons lancée a suscité dans les milieux linguistiques nationaux et internationaux a été tel que les contributions relatives à la sémantique forment, à elles seules, le volume considérable que voici.

Avant de présenter l'organisation thématique interne de ce volume, intitulé *Sémantique,* il nous semble indiqué de dire un mot sur la position de M. Coseriu dans le cadre de la sémantique moderne.

Au début des années 60, E. Coseriu développe, en même temps que B. Pottier et A. J. Greimas, mais indépendamment d'eux, sa conception d'une sémantique structurale. Cette théorie de la sémantique est, sans aucun doute, le modèle le plus complet et le plus cohérent présenté jusqu'à l'heure actuelle: la lexématique de M. Coseriu comprend à la fois les structures sémantiques paradigmatiques —primaires: les champs lexicaux et les classes lexicales, et secondaires: les procédés de la formation des mots— et les structures sémantiques syntagmatiques, à savoir les solidarités lexicales (correspondant aux «wesenhafte Bedeutungsbeziehungen» de W. Porzig). Dans cette théorie, le domaine de la formation des mots se trouve donc intégré dans la sémantique, interprétation qui ouvre des perspectives nouvelles. Du point de vue de la méthode, il faut insister sur la préoccupation de M. Coseriu de déterminer et de préciser l'objet propre de la sémantique structurale, lequel est, selon lui, obtenu à la suite de l'application nécessaire de la série hiérarchiquement agencée de sept distinctions préalables à toute analyse fonctionnelle. Il convient également de

signaler à l'attention des linguistes sa tentative assez récente d'établir une typologie des champs lexicaux, qui marque une étape importante dans l'histoire de la recherche relative aux champs 'sémantiques'.

Tout en reconnaissant l'équilibre harmonieux de la théorie intégrale, qui assigne une égale importance à chacune de ses parties, nous dirions que ce sont en effet les champs lexicaux qui se trouvent au centre des recherches sémantiques de M. Coseriu et qui, dans le domaine de la sémantique, ont suscité le plus d'intérêt. Cet intérêt s'explique, en partie, par le fait que M. Coseriu renoue avec la tradition allemande de la théorie des champs élaborée par J. Trier et L. Weisgerber.

Nous avons affirmé plus haut que la conception de la sémantique structurale de M. Coseriu est la plus consistante et la plus satisfaisante proposée jusqu'à présent. Cette affirmation se trouve encore appuyée par le fait qu'il ne se limite pas seulement au développement d'une sémantique synchronique, mais qu'il jette également les bases pour une sémantique diachronique structurale, et en ceci M. Coseriu fait, une fois de plus, figure d'exception dans le panorama de la linguistique actuelle. En outre, sa conception de la sémantique n'est plus à l'état de simple théorie, car il existe déjà toute une série d'applications de cette théorie à des analyses structurales de faits lexicaux réalisées dans toute une gamme de langues différentes.

La sémantique structurale de M. Coseriu a atteint un haut degré de notoriété, non seulement en Allemagne et dans toute l'Europe —tant occidentale qu'orientale—, mais aussi hors des confins du Vieux Monde. On trouve les éléments de sa conception linguistique dans bon nombre de traités de sémantique et de manuels de linguistique. L'accès direct à cette théorie est désormais facile, vu le grand nombre de traductions des textes fondamentaux de M. Coseriu disponibles dans les langues les plus diverses, même en japonais (c'est d'ailleurs au Japon que cette sémantique a suscité un intérêt des plus vifs).

Nous avons divisé le présent volume en cinq sections qui, bien que d'étendue inégale, reflètent pratiquement tous les aspects de la sémantique dont M. Coseriu s'est occupé.

La première section, intitulée «Théorie de la sémantique», comporte quatorze contributions d'une grande variété de conceptions et de points de vue. Il ne s'agit pas seulement de la théorie de la sémantique structurale, mais également de questions générales de sémantique, renfermant des problèmes de la théorie du langage, comme par exemple l'ambiguïté, la polysémie et les différentes espèces de la signification linguistique et leur délimitation par rapport à la réalité extralinguistique, de même que des problèmes d'ordre plus restreint, comme par exemple celui des lacunes linguistiques.

Les quinze contributions de la deuxième section («Études lexicologiques et lexicographiques») témoignent des liens étroits qui existent entre les questions lexicologiques et lexicographiques et la sémantique. Il s'agit

d'une section particulièrement riche de sujets, qui comprend des études indo-européennes et latines, des travaux concernant le lexique des époques anciennes et modernes des langues romanes et germaniques, et des essais de décrire les significations ou les changements de signification de mots, essais dont les uns se conforment à la lexicologie et à la lexicographie traditionnelles, tandis que d'autres adoptent les nouvelles techniques de l'analyse sémantique. Les articles renfermés dans cette section ne concernent pas seulement les mots isolés, mais aussi les problèmes de l'analyse des élements phraséologiques, l'étude stylistique et même contrastive de la signification des mots.

Dans la troisième section («Structures lexématiques»), nous avons réuni cinq contributions illustrant l'étude lexématique telle qu'elle a été conçue par M. Coseriu: Les articles représentent tous les aspects de la sémantique structurale, à savoir l'analyse des structures paradigmatiques primaires (champs lexicaux), avec application particulière à des matériaux dialectaux; l'analyse des structures paradigmatiques secondaires (formation des mots), et même les structures syntagmatiques (solidarités lexicales) ne font pas défaut.

Les trois contributions de la section IV («Sémantique et formation des mots») concernent les rapports entre sémantique et formation des mots. Elles partent de positions divergentes, qu'il est parfois difficile d'harmoniser avec la sémantique de M. Coseriu, bien que sa sémantique soit souvent au centre de la discussion.

Les trois articles de la dernière section («Interférences sémantiques») s'occupent d'une problématique bien délimitée fort intéressante, à savoir du problème général du contact des langues, appliqué ici à la sémantique. L'interférence sémantique se manifeste surtout dans le calque sémantique, mais elle peut être étudiée aussi par rapport à l'importance des contacts entre différentes civilisations, dont il faut tenir compte dans l'analyse des emprunts.

Le présent volume, qui réunit une variété et une multiplicité étonnante d'orientations théoriques et méthodologiques, est une preuve éloquente de la vitalité de la sémantique à l'époque actuelle. Le plein épanouissement de cette discipline, dont témoignent les articles de ce volume, nous semble justifier des espoirs prometteurs pour l'avenir de la sémantique.

I

THEORIE DER SEMANTIK
TEORÍA DE LA SEMÁNTICA
THÉORIE DE LA SÉMANTIQUE
THEORY OF SEMANTICS

On the Demarcation of Linguistic Meaning

CARL L. EBELING
(Amsterdam)

Among Professor Coseriu's studies in the theory of language, problems of meaning occupy a special place. He has made important contributions to the clarification of semantics as a branch of linguistics. Regarding the position of semantics his attitude may appear from a provocative statement such as:

> [man muss] bemerken, dass die Sprache zwar Ausdruck mit Bedeutung ist, dass aber dabei die Bedeutung und nicht der Ausdruck das Bestimmende ist, dass also der Ausdruck um der Bedeutung willen existiert, nicht umgekehrt (1967, p. 3).

The influence of such a way of thinking is clearly perceptible in my *Syntax and Semantics. A Taxonomic Approach* (Leiden, 1978; hereafter abbreviated as S&S). Many details in this book presuppose the theoretical standpoints advocated in Coseriu's works. In the present paper I will try to make these affinities explicit, and to draw some further conclusions.

One of the general tenets of S&S is that languages are differentiated from each other in the first place by the meanings they are capable of expressing. The main topic is a procedure for assigning representations (i.e., notations) to individual meanings. The final objective is a description of semantic phenomena in which all linguistically relevant aspects are included, and nothing else.

With such a goal in mind, one obviously has to draw a line of demarcation between linguistic meaning and related phenomena. In this respect it is expedient to start from a classification repeatedly brought forward by Coseriu. As a cover term for everything that may be thought to belong to the semantic side of language and language use in the widest sense, Coseriu employs «content» (*Inhalt*). He writes:

> Man muss drei Hauptarten des sprachlichen Inhalts unterscheiden: Bezeichnung, Bedeutung und Sinn. Die Bedeutung ist der jeweils einzelsprachlich —und zwar ausschliesslich durch die Einzelsprache als solche— gegebene Inhalt. Die Bezeichnung hingegen ist der Bezug auf die aussersprachliche «Sache», auf den aussersprachlichen «Sachverhalt» oder «Tatbestand», bzw. das aussersprachlich Gemeinte selbst. Die Bezeichnung ist zwar nur über sprachliche Bedeutungen erreichbar, sie fällt aber keineswegs mit der Bedeutung zusammen (1978, p. 20); Der Sinn ist der besondere Inhalt eines Textes oder einer Texteinheit (z. B. «Frage», «Antwort», «Bitte», «Aufforderung», «Zurückweisung»), soweit dieser Inhalt eben nicht einfach mit der Bedeutung und Bezeichnung zusammenfällt (1976b, p. 7); Gegenüber dem Sinn verhalten sich die Bedeutung und die Bezeichnung (und ihre Kombination) wie das materielle Zeichen («signifiant») gegenüber der Bedeutung («signifié») (*ib.*, p. 8).

The term «meaning» as I define it is equivalent with Coseriu's «Bedeutung», while for his «Bezeichnung» I say «reference» or «referent», as the case may be.

In S&S a meaning is considered to be a projection (mapping) in the mind of something in the world, or, as Coseriu puts it:

> das Wort *Baum* bedeutet [...] nicht die [...] sinnliche Wahrnehmung [eines Baumes], sondern den Baum als etwas vom Menschen Erfasstes, als Bewusstseinsinhalt (1967, p. 4).

It is immaterial whether or not the mapped object exists in reality: the meaning «unicorn» is linguistically not of another type than «rhinoceros», or, in Coseriu's words:

> die Sprache als solche [kennt] keinen Unterschied zwischen äusseren und inneren 'Dingen': die Objekte der Einbildungskraft werden durch die Sprache ganz genau so erfasst wie die Objekte der sinnlichen Wahrnehmung (1967, p. 4).

Thus, in order to avoid a common misunderstanding, one can speak of «something in the real or imaginary world». The fact that an imiginary world is itself a creation of the mind does not invalidate the approach to meaning as a projection: the existence of a meaning «unicorn» presupposes the existence of unicorns in an imaginary or real world, while the converse is not true. The sentence *I saw a unicorn yesterday* is linguistically of exactly the same nature as *I saw a rhinoceros yesterday*, although it contains in all circumstances a false statement (unless the word *unicorn* is used for a «derived referent» as I would call it, e.g., for a unicorn on a gobelin).

The meaning of an individual form is defined in S&S on the basis of its set of «appropriate referents». An appropriate referent is an object which can be designated appropriately by an occurrence of the form in question. A procedure is proposed for finding the appropriate referents for

each form, and for setting them apart from the possible derived referents; the latter are the things designated by a word used in a metaphorical or metonymic sense, or used, as above, for a picture of a real or imaginary appropriate (or derived) referent.

The utilization of sets of appropriate referents can be seen as a concretization of Coseriu's conception according to which:

> Das Wort 'Baum' z. B. bedeutet das Baum-Sein, also die unendliche Möglichkeit der Baum-Seienden. So kann auch das Wort 'Baum' sowohl existierende als auch nicht mehr existierende und noch nicht existierende, sowie einfach nicht existierende, imaginäre Bäume bezeichnen. Daher ist auch die Bezeichnung durch die Sprache etwas Sekundäres und Bedingtes, eine Möglichkeit, die erst durch die Bedeutung eröffnet wird. Bedeutung kann also als Möglichkeit oder Virtualität der Bezeichnung definiert werden (1967, p. 4).

For many meanings the set of appropriate referents comprises, in addition to an infinite number of existing and imaginary «concrete» entities, also the *ens rationis*, cf. Coseriu's example:

> In dem Satz: *Der Tiger ist ein wildes Tier*, den wir z. B. in der Zoologie oder in einem Syllogismus verwenden, können wir nicht einen Tiger anstelle des Wortes «Tiger» gebrauchen, da «der Tiger» hier nicht einen Tiger bezeichnet, sondern ein *ens rationis*, das alle Tiger, die existierenden, die nicht mehr existierenden und die noch nicht existierenden Tiger vertritt (1968a, p. 27).

Starting from the set of appropriate referents one can define a meaning intensionally, by stating the conglomerate of features that is found in each element of the set. At an early stage of the procedure it will often be the case that the referents established for a particular form constitute a set so heterogeneous that no common features can be detected which mark it off from other sets. The relation «having the same set of features as» is an equivalence, and hence it partitions each heterogeneous set of appropriate referents into two or more subsets, which then supersede the original set. Ultimately the procedure of S&S establishes either homonymy or polysemy. In the case of homonymy there are two or more meanings correlating with two or more separate, but phonologically identical forms, whereas in the case of polysemy there are alternants of one meaning. For the criteria, see S&S.

A crucial notion is «semantic invariant» (Coseriu's *Bedeutungsinvariante*, see, e.g., 1976b, p. 10). The application of this notion is slightly different in Coseriu's approach and mine. In my view, different alternants of one meaning are different invariants. However, for Coseriu,

> Das Sprachsystem ist [...] die Ebene der funktionellen Unterschiede oder «Oppositionen»; die Sprachnorm hingegen ist die Ebene der traditionellen Realisierung eines Sprachsystems, die einerseits eine Auswahl unter den

> vom System gebotenen Möglichkeiten darstellt, andererseits aber nicht nur Funktionelles, sondern auch einfach traditionell Übliches enthält; [...] So z. B. wäre die Bedeutung von *Hauptstadt, Hauptmann* im Deutschen vom Sprachsystem her «ville principale» bzw. «homme principal» (cf. *Hauptsache, Hauptgrund, Haupteingang* usw.); dass es sich aber um «ville principale» bzw. «homme principal» in bestimmter Hinsicht handelt (frz. «capitale», «capitaine»), d. h. dass hier eine bestimmte Wahl unter den vom Systen gebotenen Möglichkeiten getroffen wurde, ist hingegen ein Faktum der Sprachnorm (1976b, p. 15f); Wir würden [...] zwischen die Stufe der sprachlich gegebenen Bedeutung und die der allgemeinen Sachkenntnis noch die eventuelle Fixierung durch die Sprachnorm einfügen (1977, p. 51).

I prefer to regard «norm» in this sense as a phenomenon that belongs to the language system: the knowledge required for a correct interpretation of *Hauptstadt* encompasses more than just the meanings of *Haupt* and *Stadt*, the possible relations between the referents of these two components (formally expressed by the way in which they are combined into one word), and extralinguistic data. Therefore I would describe the meaning of *Hauptstadt* as «main city | capital» (where «|» serves to separate alternants), and, if necessary, I would add to the first of these meanings an asterisk to indicate that this meaning is potentionally given by the language system but never realized. On the other hand, I fully agree with Coseriu that the way in which the relations between the referents of the components of *Kaffeemühle* and *Windmühle* are differentiated, is purely a matter of knowledge of the world (*Sachkenntnis*), and hence does not concern the linguistic system [1].

The theory of S&S describes a meaning as a conglomerate of semantic features. Each feature of an appropriate referent which is represented by a feature in the corresponding meaning, is a distinctive feature of the appropriate referent. The question to be answered for every form is: which features must an entity in the world possess to be an appropriate referent of the meaning of this form? It is not enough to study all *attested* entities as possible candidates for this status, for then one would run the risk of recording features that are not distinctive. I again borrow an example from Coseriu:

---

[1] It is interesting to note that I. S. Uluxanov, one of the leading Soviet specialists on derivation, shares Professor Coseriu's viewpoint. Meanings of the «Hauptstadt»-type are said to be «obuslovleny ne sistemno, a normativno» (1977, p. 90). In my conception there is an intermediate level between a linguistic system and its realization in speech. I would call it «usage». It would concern, e.g., the fact that the meaning «main city» for *Hauptstadt*, though made possible by the system, is not used in practice (if that is correct), or —another example— the fact that there is in Russian no plural of a noun such as *olovo* «tin (material noun)», though it would not be difficult to interpret such a form, cf. *medi* «sorts of copper», plural of *med'* «copper» (Soboleva 1979, p. 38).

> Der Regen ist zwar als Sache normalerweise Wasser, nicht aber als Bedeutung: Er könnte in der Tat z. B. auch Blut oder Sekt sein, und dies würde uns wahrscheinlich wundern, wir würden aber nicht sagen, dass es deshalb kein Regen ist (1976b, p. 13).

The features of which a meaning such as «tree» consists (Coseriu's «das Baum-Sein»), and which I write as «|tree|» (i.e., a mapping of the feature(s) |tree| of an entity in the world), are not countable; that is to say, it is impossible to decide in a linguistically meaningful way whether |tree| is one or a number of features. This holds for all semantic features as well as for the distinctive features of which they are the projections (including imaginary distinctive features, such as those of a unicorn).

For the smallest portions of meaning which have a separate correlate in the form (not necessarily a morph(eme) or group of morph(eme)s) S&S has introduced the term «semantic particle». These are by definition countable. In the proposed symbolization, a meaning analyzed into semantic particles is enclosed in single quotation marks, while double quotation marks do not specify the depth of the analysis. Thus, for «tree» in English or German one can also write 'tree', and for the meaning of *Hauptstadt* (see above): '(*)city‿main | capital', so that the second alternant consists of one semantic particle, and the first of two, connected by a symbol used in S&S for a particular relation between semantic elements.

Coseriu distinguishes several types of meaning, of which lexical meaning, e.g. «tree», is just one. It is important to note that the other types no less belong to the linguistic system. For example:

> Die instrumentale Bedeutung ist die Bedeutung der grammatischen Instrumente [...]; so hat [...] *der* [...] in *der Tisch* die Bedeutung «aktualisierend» (1976b, p. 8).

My notation would record for German *der* a semantic particle 'THE'. To be sure, there is in the referent *sensu stricto* of *der Tisch* no feature |THE|, — exactly the same table may in other circumstances be designated by *ein Tisch,* — but it does not follow from the analysis that there should be: a definition of a meaning is not complete if it enumerates only the distinctive features of the referents *sensu stricto.* For the decision of whether an entity is an appropriate referent of a given meaning it is often necessary to take into consideration also the relationship of this entity to the speech situation, and/or to the persons participating in it. An entity may enter at different times into different relationships of this kind, and acquire in this way temporarily a feature which may very well turn out to be distinctive with respect to a given language. If that is the case, the consequence is that, when a person wishes to refer to this entity at a moment when this feature is present, the language prescribes that it be mapped like the more permanent features. A table passes so to speak through different stages: at some of them it possesses the feature |THE|

for a given group of speakers, but not for persons outside this group (and each time the constituency of this group may be different), while at other stages it does not have this feature at all. Thus, I analyze the meaning of *der Tisch* as

'table / SING — THE',

which notation can be paraphrased as «a set W such that each element of W is a table, W consists of one element, and W occupies a more central position in the frame of reference of the speech situation than all other sets of one table». The symbol «/» will be explained below; for «—» I refer to S&S.

The meaning of many «categoremes» (Coseriu's term) is comparable with that of *the*; in short:

> Auch die Demonstrativ- und Personalpronomina sind ihrer Bedeutung nach universell, und sie werden erst durch die Situation des Sprechens auf eine individuelle Bezeichnung hin gerichtet: an sich bedeuten 'dieses' und 'ich' keine individuellen Gegenstände, sondern nur 'Diesheit' und 'Ichheit' (1967, p. 4).

Also a lexical meaning sometimes contains a feature derived from an ephemeral relationship of its referent to the speaker, such as the angle from which the speaker looks at the object, his attitude towards it, etc. Coseriu illustrates this with the following example:

> les classes désignées par les mots grecs brotós et ánthrōpos sont identiques (il s'agit dans les deux cas de la classe des «êtres humains»), tandis que les signifiés respectifs ne le sont pas, puisque brotós signifie «homme en tant que non-dieu», tandis que ánthrōpos signifie «homme en tant que non-animal» (1968b, p. 3).

Coseriu obviously speaks of classes of referents *sensu stricto*; the appropriate referents as I define them would form two different classes, e.g., for *brotós*, the class of all human beings who are in a situation where the attention of the speaker referring to them is more concentrated on the features which distinguish them from gods than on the features which distinguish them from animals.

The meaning of a proper name is defined on the basis of a set of appropriate referents of a peculiar type. For *Peter* this set may be roughly described as the set for which there is no other feature common to all its elements than the one consisting in the fact that each of them can be appropriately referred to by the word *Peter*. However, the necessity to mention the form itself in the definition of its meaning does not lead to the conclusion that the meaning of a proper name is fundamentally different from other meanings.

Speaking about the derivation of abstract nouns from adjectives Coseriu adduces a French example:

> *beauté* = «le fait d'être beau/belle», wobei zu beachten ist, dass derartige Formeln analytische, d. h. metasprachliche Funktion haben; so ist «fait» in der soeben angegebenen Formel nicht das primärsprachliche Wort *fait*, das etwa durch das «Schönsein» weiter determiniert wäre, sondern nur ein Name für die eingetretene Substantivierung; ebenso ist «être» Name der Sein-Prädikativität, d. h. der attributiven Prädikation, und «beau/belle» Name der Einheit von *beau*(*x*) + *belle*(*s*) in der primären (oder «Objekt»-) Sprache, d. h. eines *beau* ohne Genus und Numerus. [...] Die Wortbildungsprodukte sind also nie in der Bedeutung ihren Grundlagen äquivalent und können deshalb auch nicht durch «bedeutungs erhaltende» Transformationen erzeugt werden (1977, p. 52f).

Two things in this passage have consequences for the representation: there is a semantic difference between simplex and derivative, and Coseriu's «fait» is not to be recorded as a separate element of meaning. In my symbolization these points are accounted for by the notations 'beautiful' for the meaning of *beau/belle*, and '⟨beautiful⟩' for that of *beauté*: the meanings are different, and yet their constituent feature(s) is/are the same. The pointed brackets indicate that the referent is a (conglomerate of) feature(s) thought as if it were an entity, while their absence indicates that the referent is an entity possessing the feature(s) in question. This distinction occupies in the language system a position halfway between semantics proper and syntax.

Turning now to syntax, I first of all want to emphasize the importance of a distinction between two kinds of phenomena. For a sentence such as *John wrote a letter* there is in the first place the fact that *John* precedes *wrote* and *wrote* precedes *a letter*. This is a formal phenomenon. In the second place there is the analysis which assigns to *John* the function of subject, to *wrote* (or *wrote a letter*) the function of predicate, and to *letter* the function of direct object. This is a matter of semantics. Like in other branches of descriptive linguistics, it is the investigator's task to study the way in which formal phenomena correlate with semantic phenomena, not to describe forms in semantic terms. So I consider it somewhat misleading to say that *a letter* is the direct object of *wrote*, because then a relation between the meanings of the forms is attributed to the forms themselves. Of course, in practice it is fully acceptable to make terminological short-cuts like this, but only on condition that one never loses sight of what is actually meant.

Syntax in both planes (form and meaning) concerns arrangement. Arrangement is described in terms of relations. For example, with respect to two forms *x* and *y*, it may be the case that *x* is pronounced before *y*; for two meanings «x» and «y», no matter whether they are simple or complex, it may be that «x» is the direct object of «y». I use the term

syntax only with reference to semantic relations. For formal arrangement other terms are available, such as «word order» (linear arrangement) or «distribution of prominence» (prosodic arrangement), the latter indicating that, e.g., *letter* dominates *John wrote* prosodically.

My two main contentions are that a syntactic relation between, say, «x» and «y» is a projection of a relation existing between the referents of «x» and «y», and that syntactic relations, like semantic units, are invariants. The important consequence is that the meaning of a whole sentence is also an invariant, namely, a constellation of invariant semantic particles kept together by invariant interrelationships.

The semantic relations are of a more general nature than «direct object of», let alone «recipient of», «beneficiary of», or «instrument of». I believe that all sentences in all languages can be described by means of a finite apparatus of twenty-three relations, and this number will be considerably smaller if one does not count in those relations that can be considered complexes of more simple ones. I will not discuss them all here; they are enumerated in S&S, pp. 412f. I confine myself to the analysis of one very simple Russian sentence.

Let (a) be the word material of a sentence:

(a) *sobaki lajut* «(the) dogs bark/are barking».

The semantic analysis of (a) is

(b) 'Σ / PRES
dog / PLUR = barking'.

This notation stands for

(c) «a section of the world with such a temporal extension that it contains THE orientation point/period [all this symbolized as 'PRES', for *present tense*], and characterized by the (intermittent or uninterrupted) presence in it of a fact [symbolized as «Σ»] which consists in the identification [symbolized as «=»] of a set of more than one element [symbolized as 'PLUR'], each of whose elements possesses the feature(s) |dog|, with a set possessing (itself or in its elements) the feature(s) |barking|».

The notation (b) consists of two lines, which I call «layers». Each layer represents a constituent of the referent, either an entity (like the 'dog'-layer of the example), or an abstraction, i.e., a (conglomerate of) feature(s) presented as detached from its carrier (like the «Σ»-layer, which symbolizes a fact, i.e., features of a situation, — «situation» defined as «constellation of entities»).

The symbol «/» in (b) symbolizes the relationship element vs. set (for |dog| is a feature of each element, |PLUR| of the set as a whole), or part vs. whole (for the barking of dogs may be absent at the orientation point, but nonetheless the entire period with the feature |PRES| bears its mark). Other applications of this symbol are not taken into consideration here.

The English translation *dogs bark* would require a different notation: it would be necessary to add to (b) an element 'NONTHE' (negation of 'THE') and an element 'NONPROGR' (negation of 'PROGR', for *progressive*), because the notation must account for the oppositions between *dogs* and *the dogs*, and between *bark* and *are barking*, for which Russian does not have equivalent means of expression.

Concerning the invariant meaning 'PRES' and its variants [2], compare what Coseriu writes about the French present tense:

> en tant que fait de langue, une phrase assertive n'est pas une assertion déterminée mais uniquement la possibilité de plusieurs assertions et, même, d'assertions logiquement différentes. Ainsi, par exemple, la phrase *Jean écrit*, considérée comme fait virtuel de la langue française, a, certainement, un «signifié de langue», mais, en tant que virtualité (pure possibilité), elle n'est ni vraie ni fausse et elle ne pourra l'être que si elle est employée dans un —ou en tant que— discours appliqué à une réalité déterminée. En fait, comme possibilité de la langue, cette phrase peut assumer toute une série de «signifiés de discours» puisqu'elle peut s'appliquer, non seulement à de différents exemples du même type désignatif, mais aussi à plusieurs types désignatifs. Ainsi, elle peut signifier que «Jean écrit en ce moment», ou bien que «Jean a l'habitude d'écrire», qu'il «est écrivain» (par ex.: *De quoi vivent-ils, les frères Dupont? — Paul enseigne et Jean écrit*), ou, encore, qu'il «a écrit une lettre dont on connaît le contenu» (*Jean écrit de Paris que...*), etc. (1976a, p. 25).

In this passage also another semantic invariant is touched upon, which is of vital importance: (a), as it stands here, is not a sentence. The intonation is missing. If the declarative intonation is indicated with a full stop, and the correlating semantic particle 'ASS' (for *assertive*) is added to the semantic notation, one arrives at the following representation (with the correlation symbolized as «:»):

(d) *sobaki lajut.*: 'Σ / PRES . ASS
dog / PLUR = barking'.

For the relational symbol «.» I again refer to S&S.

In order to include also 'ASS', the paraphrase (c) must be amplified with a further specification of the fact symbolized as «Σ»:

> (e) «...such that the speaker evokes in the mind of the hearer(s) the thought of this fact in order to communicate that it is mapped in his own mind as existing in the section of the real or imaginary world as specified [in the given instance specified by the feature |PRES|]».

What I imply by writing 'ASS' as a normal constituent of (d), — rather than placing it in a special position, apart from the other elements, — is

[2] See also SCHOGT 1968, pp. 32-36.

that 'ASS' belongs to the linguistic meaning. An interrogative instead of an assertive intonation in the form of (d) would entail a substitution of 'INTERR' for 'ASS'. The result would be:

(f) *sobaki lajut?*: 'Σ / PRES . INTERR
dog / PLUR = barking'.

A paraphrase for the meaning of (f) would consist of (c) plus something like (g):

(g) «...such that the speaker evokes in the mind of the hearer(s) the thought of this fact in order to invite the hearer to communicate whether this fact is mapped in his mind as existing or non-existing in the section of the real or imaginary world as specified».

If the study of meaning were restricted to the examination of the referents *sensu stricto*, then the sets of appropriate referents of (d) and (f) would be the same (i.e., determined by what Wittgenstein calls the «propositional radical»). But since there is a systematic difference between the contents (*Inhalte*), which goes hand in hand with a systematic formal difference, the referents, too, of (d) and (f) must be taken to be linguistically different, be it only in the purpose for which their projections are conjured up in the hearer's mind.

However, the analysis (d) is still incomplete, for (a) is opposed to (h), which has the verb in first position:

(h) *lajut sobaki.*

Hackneyed examples such as (i) and (j) —taken in their *prima facie* value— clearly demonstrate the relevancy of word order:

(i) *many politicians read few books*
(j) *few books are read by many politicians*

To be sure, the semantic opposition between (i) and (j) has thus far always been attributed to active and passive voice, but this is a mistake (which, incidentally, I repeated myself in S&S, p. 274), as can be proven by a comparison with (k), opposed semantically to (j) in the same way as (i):

(k) *by many politicians few books are read*

It goes without saying that the difference between (j) and (k) must be reflected in the semantic representation, It is a difference of semantic arrangement, but of a type that has nothing to do with the semantic relations demonstrated under (d)[3].

[3] I do not go into further details here. The question of the semantic correlates of word order was discussed in two unpublished seminar papers by C. E. Keysper. Hopefully, a definitive version will be ready for publication before long.

On the other hand, (i) and (k) differ only in semantic relations of the same type as those shown under (d). The difference is of a technical nature; it concerns the way in which a sentence is generated (in the literal sense of the word). This process can be schematized as follows: when a person wishes to transmit a projection of something in the world, he first breaks it into pieces which occur as semantic particles of the language, taking care to select such semantic particles that they can be combined into a constellation which (1) is admitted by the language (i.e., which can be encoded into a form) and (2) has a set of potential referents of which the original «something in the world» is an element. More often than not this is possible only with a limited degree of accuracy, but every speaker tries to make the result as similar to the original projection as possible. In the middle of the process, after the decomposition, there may be different ways of recompounding, as illustrated by the examples (i) and (k).

By picking an element for the function of subject (or, as I prefer to call it in S&S, «first nexus member», because for a number of languages it is difficult to maintain the current notion «subject»), the speaker shows that he starts the reconstruction of the projected situation with this element, and presents the other elements as grouped around it. This conception of the semantic value of the subject-predicate relation makes it look very much like the old and venerable viewpoint which speaks of the thing told about and that what is said about it. However, more recently this ordering is often attributed to the topic-comment organization, but this is to my mind of a different nature. Let me give an example.

I remember a night in 1947 when I was asleep on board a Danish ferryboat, and all of a sudden I was awakened by a loud noise from a loudspeaker, and then a man's voice was heard which only pronounced the words *Kongen er død,* with the sentence peak on the last word. The result was that I did not only get the information about the king's death, but also understood that the persons for whom the message was meant were supposed to know about His Majesty's ill health, so that it almost sounded as if the news were not intended for me. This effect was due to the placement of the sentence peak. If the captain had stressed the first word, there would have been nothing of the kind.

The phenomenon at issue is usually called «functional sentence perspective». It connects the content of a message to the frame of reference, i.e., to the projection of the world as it is shared by speaker and hearer immediately before the time of the speech act. Very often —but not in the example just given— the pre-existing projection is created by a preceding sentence. Hence the widespread claim that one should not study sentences in isolation, but texts or discourses. No doubt the preceding context can furnish useful diagnostic information, but there is certainly no «constraint» from the side of the frame of reference. This can be demonstrated by the fact that the captain of our example could equally

well have said *the king is dead,* or rather its Danish equivalent. The frame of reference would of course be the same; different would be the speaker's instruction as to *how* the hearer has to realize the link between the new communication and the pre-existing knowledge.

The following short conversation may serve to show that different ways of linking are possible; the accent indicates the sentence peak:

(l) Question: *How do you know that?*
(m) Answer: *I met Péter on my way home.*
(n') *Hé told me about it.*

Or, instead of (n'), as an alternative possibility:

(n") *He tóld me about it.*

The essence of the alternative possibilities becomes clear if one divides the frame of reference existing after (l,m) into a number of «subframes». In the given instance there are at least two subframes. One has been created by (1), it is characterized by the presence of an unidentified informant (or, more generally, an unknown source of information); alternative (n') serves to develop precisely this subframe. The other subframe has been created by (m), it is characterized by the presence of Peter; (n") is presented as a continuation of this subframe. If there were a constraint, the speaker would not have the freedom to select (n') in a frame of reference where Peter is in the center. In other words, the speaker has the possibility to disregard the subframe that has been created by the immediately preceding sentence. This is the more surprising as at the same time he appeals to the knowledge of this subframe: otherwise *he* (paraphrased as «THE male person») would not be interpretable.

Word order and place of the sentence peak(s) share the responsibility for functional sentence perspective. This does not mean that the two phenomena should not be studied separately. In the Russian literature on the subject it is generally taken for granted that (a) is directly opposed to (h):

(a) *sobaki lájut.*
(h) *lajut sobáki.*

This is obviously a fallacy: (a) forms a minimal pair with (o), and another minimal pair with (p):

(o) *sobáki lajut.*
(p) *lájut sobaki.*

The same holds for (h), so that there are four minimal pairs: (a) vs. (o), (a) vs. (p), (h) vs. (o), (h) vs. (p). These oppositions are usually disregarded: (a) and (h) are considered to be the «normal» forms, (o) and (p) are

said to be restricted to affective speech, or to be stylistically marked. However, this does not imply that they are of secondary importance. On the contrary, if a native's verdict on a construction says that it is hardly ever used and, when used, always in other situations than the «normal» construction it is compared with, then the conclusion should be that the ascertainment of the exact (potential, though rarely realized) meaning can be of considerable help in disclosing the regular correlations between form and meaning. There is in such constructions a source of information which should not be neglected, the more so as a thorough analysis of the meaning of a form often explains its infrequency. Rare sentences have a high diagnostic value, provided it is the expressed thought that makes them sound strange, for, as Coseriu stresses:

> Le linguiste, en tant que linguiste, n'exige pas la cohérence de la pensée avec son objet mais la cohérence de l'expression avec la pensée (1976a, p. 24).

If finally I venture to propose some definitions for phenomena of communicative strategy (functional sentence perspective), I emphasize that they are tentative. I only wish to give a general impression of how I think such definitions can be formulated so as to include all relevant aspects. Let *S* be a sentence, *x* a constituent of *S*, and |x| the (set of) feature(s) whose projection «x» is the meaning of *x*:

«*S* is referentially connected through *x*» means that the speaker wants —and the word «wants» is essential here— *S* to be interpreted as a development of a subframe in which there is an entity equipped with features that are attributed to the referent of *x* by the other words of *S*, but not equipped with the feature(s) |x|. (Simple example: a noise is heard, and someone says (o) *sobáki lajut* — referentially connected through *sobáki*).

«*S* is semantically connected through *x*» means that the speaker wants *S* to be interpreted as a development of a subframe in which there is a set (which may consist of one element) of entities equipped with |x| (or with (a) feature(s) implied by |x|) so that the referent of *x* can be considered a representative (specimen) of this set, but not equipped with features that are attributed to the referent of *x* by the other words of *S*. (Same example as for referential connection — semantically connected through *lajut*).

«*S* is selectively connected through *x*» means that the speaker wants *S* to be interpreted as a development of a subframe in which there is a set comprising, among other elements and subsets, also the referent of *x*, but in which there is no set as required for a semantic connection. (Simple example: in a discussion of the disadvantages of various pets someone remarks (a) *sobaki lájut* — selective connection through *sobaki*).

«*S* is unpreparedly connected through *x*» means that the speaker wants *S* to be interpreted as a change of subframe, the previous one containing none of the sets as required for referential, semantic, or selective con-

nection. (Simple example: warning an owner, who did not hear the barking himself, that his dogs need attention: (o) *sobáki lajut* — unpreparedly connected through *sobáki.*)

Applied to the examples, but only with respect to their first words, this means that (a) *sobaki lájut* and (h) *lajut sobáki* are semantically or selectively connected through their first word, while (o) *sobáki lajut* is referentially or unpreparedly connected through *sobáki,* and (p) *lájut sobaki* is referentially connected through *lájut.* If it is said that a sentence is connected in one of these ways, then this applies to the meaning of the sentence as a whole. For (o) a referential connection (through *sobáki*) requires for a correct understanding that the hearer looks for a subframe in which the referent of *sobáki* is present, though not identified as dogs. Thus, for this variant of (o), the development brought about by (o) consists in the identification (as dogs) of entities which are present in the relevant pre-existing subframe as carriers of some other feature, namely, |barking| or a feature implied by |barking|. In the case of an unprepared connection (through *sobáki*) the meaning of (o) must be interpreted as a continuation of a subframe in which there is neither a set of dogs, nor the referent of *sobáki* in (o), nor a set to which the referent of *sobáki* in (o) belongs. The hearer discovers the communicative purpose of any occurrence of (o) by executing the instruction which is expressed by means of the linear and prosodic arrangement. This instruction can be paraphrased as follows: if there is a subframe with the referent of *sobáki,* and this subframe is recognized as such only on the basis of the fact that (o) is semantically connected with it through *lajut,* then connect the meaning of (o) referentially with this subframe (i.e., (o) is meant to identify barking animals as dogs), and if there is no such subframe, then connect the meaning of (o) unpreparedly with the most central pre-existing subframe (but disregard the subframe, if any, with dogs, or with a set to which the referent of *sobáki* belongs). Consequently, a continuation by means of an unprepared connection has the character of an abrupt change of subject. This explains why it is often used in emotional utterances, when unexpected, surprising news is transmitted.

If (o) is referentially connected, there is often also a subframe with which a selective connection (through *sobáki*) would be possible; it may even be the very subframe that serves as the support for the referential connection. However, by choosing (o), the speaker does not indicate that he has this selective connection in mind.

The fact that *lájut* in (p) behaves differently from *sobáki* in (o) is due to the intrinsic nature of these words: *lajut* may be called «synreferential», *sobaki* «autoreferential». A synreferential word is not capable of causing an unprepared connection.

For a semantic connection of (a) (through *sobaki*), the relevant pre-existing subframe contains either the dogs in question themselves, or one or more entities of the same kind as these dogs, but in the latter

event, if the dogs of (a) are a subset of the pre-existing set of entities, it is not the communicative purpose of the speaker of (a) to single this subset out. This last point distinguishes a semantic connection from a selective connection, which is found precisely when the speaker wants to oppose the dogs meant to other elements of a larger set. It is obvious that these two interpretations of (a) are only variants of one and the same meaning (like the two interpretations of (o) treated above). The distinction between selective and semantic connection is needed for some of the cases where the element responsible for the link with a pre-existing subframe is not in unaccented sentence-initial position. For example, (q) is always selectively connected through *sobàki*, because it has on this word a second — «rising» — peak:

(q) *sobàki lájut.*

Even if (q) is immediately preceded by a question such as «what is the sound given by (the) dogs?», so that the dogs of (q) are available in the most central subframe, the speaker indicates by selecting the arrangement of (q) that he does not in the first place develop this subframe, but rather a subframe in which the dogs form a subset of the set of animals; if the hearer cannot find a subframe in which dogs are present in this way, he turns to his general knowledge of the world where all animals are represented on a par, i.e., he interprets *sobàki* in a generic sense.

The same or similar connections can be established with respect to words in other positions, and in more complex sentences. However, it is not the place here to elaborate on this point. Suffice it to say that the speaker's communicative strategy is one of the factors that can determine a linguistic difference between referents, even if these referents are the same when considered as referents *sensu stricto*. In other words, the type of connectedness characterizes in the first place meanings in the language, and only through these the occurrences of these meanings in concrete speech acts.

I admit that the description of a meaning along these lines tends to be a complicated affair, but I do not consider this a serious objection to the approach. I think I cannot do better than wind up with an aphoristic quotation from the scholar to whom these notes are dedicated:

> Kompliziert ist sozusagen die Grammatik des Grammatikers, nicht die Grammatik des Sprechers (1968a, p. 71).

REFERENCES

COSERIU, Eugenio.

1967 «Das Phänomen der Sprache und das Daseinsverständnis des heutigen Menschen», *Pädagogische Provinz* 1/2, pp. 1-18.

1968a «Der Mensch und seine Sprache», *Ursprung und Wesen des Menschen, Ringvorlesung gehalten an der Universität Tübingen, Sommersemester 1966*, pp, 67-79.

1968b «Les structures lexématiques», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Beiheft, Neue Folge 1 (*Probleme der Semantik*), pp. 3-16.

1976a «Logique du langage et logique de la grammaire», *Recherches linguistiques, Etudes publiées par le Centre d'Analyse syntaxique de l'Université de Metz* II (*Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique*), pp. 15-33.

1976b «Die funktionelle Betrachtung des Wortschatzes», *Sprache der Gegenwart, Schriften des Instituts für deutsche Sprache* XXXIX (*Probleme der Lexikologie und Lexikographie, Jahrbuch 1975 des Instituts für deutsche Sprache*), pp. 7-25.

1977 «Inhaltliche Wortbildungslehre (am Beispiel des Typs «coupe-papier»)», *Perspektiven der Wortbildungsforschung, Beiträge zum Wuppertaler Wortbildungskolloquium vom 9.-10. Juli 1976*, Bonn, pp. 48-61.

1978 «Falsche und richtige Fragestellung in der Uebersetzungstheorie», *Theory and Practice of Translation, Nobel Symposium* 39, Bern-Frankfurt a. M.-Las Vegas, pp. 17-32.

SCHOGT, Henry G.

1968 *Le système verbal du français contemporain*, The Hague-Paris.

SOBOLEVA, P. A.

1979 «Defektivnost' paradigmy i semantičeskoe toždestvo slova», *Voprosy Jazykoznanija* XXVIII/5, pp. 37-47.

ULUXANOV, I. S.

1977 *Slovoobrazovatel'naja semantika v russkom jazyke i principy ee opisanija*, Moscow.

Proporcionalidad y relaciones clasemáticas

BENJAMÍN GARCÍA-HERNÁNDEZ
(Córdoba)

El *principio de la proporción* ha presidido el desarrollo del pensamiento griego y, consiguientemente, del occidental; se manifiesta ya en las comparaciones homéricas y en el lenguaje figurado de la lírica arcaica; está en la base de la concepción matemática de la escuela pitagórica y de los argumentos analógicos de Platón [1]; produjo la exaltación del equilibrio clásico en las bellas artes y se aplicó al examen de la lengua en la conocida relación de la *analogía*:

> hoc *poetae* genere in similitudinibus utuntur multum, hoc acutissime *geometrae*, hoc in oratione diligentius quam alii ab Aristarcho *grammatici*, ut cum dicuntur *pro portione* similia esse *amorem amori, dolorem dolori*... (Varro, *ling.* X 42).

La contribución de este principio intelectual al progreso del pensamiento humano y a la fundamentación de numerosos descubrimientos científicos exigiría una larga exposición que cae fuera de nuestro propósito; asimismo huelga aquí cualquier comentario sobre la consideración que merece su fuerza operativa en las ciencias modernas [2]; tan sólo vamos a esbozar su transcendencia en la historia de la lingüística, para centrar después nuestra atención en la fecundidad de la estructura proporcional en el nivel lexemático.

El *principio de la analogía* fue una de las cuestiones más debatidas por los gramáticos de la Antigüedad; el fundador de la teoría analogista en su aspecto gramatical y proporcional fue el filólogo alejandrino, predecesor de Aristarco, Aristófanes de Bizancio [3]; pero la cuestión tiene fun-

---

[1] SNELL 1965:275 ss.; y cf. FONTAN 1974:21 s.

[2] Sobre este punto remitimos al sugestivo y documentado artículo de MOLINO 1979, que hemos tenido ocasión de consultar, una vez redactado nuestro trabajo.

[3] PAGLIARO 1958:14.

damento filosófico y surgió en el seno de disputas filosófico-lingüísticas más amplias. En efecto, los presocráticos y, luego, Platón se habían preguntado por la clase de relación existente entre las «cosas» y las «palabras» que las designan: si esta relación es de origen natural (φύσει) o convencional (νόμῳ, θέσει). Si bien la controversia continuó después de Aristóteles, la cuestión puede considerarse conceptualmente resuelta por éste. Conforme ha explicado E. Coseriu, Aristóteles afrontó, con mejor perspectiva, no el problema de la relación ontológica entre las palabras y las cosas, sino el de la relación de la materialidad de aquéllas (φωνή) con su contenido espiritual (πάθημα) y le dio una solución, en vez de genética, funcional: «el nombre es sonido con significado en razón de lo que ya está establecido» (κατὰ συνθήκην). Esta solución aristotélica ha constituido, después de múltiples tergiversaciones históricas, la base de la moderna teoría de la arbitrariedad del signo lingüístico desarrollada por Saussure [4].

Pues bien, aneja a la anterior, surgió la polémica en torno a la *analogía* y la *anomalía* de la lengua, principios que afectan directamente al sistema morfológico y a las relaciones onomasio-semasiológicas de la forma y el contenido de las palabras [5]. El criterio analogista se funda en la regularidad y proporcionalidad de los elementos de la lengua; cuanto más regulares son éstos tanto mayor es su economía y productividad; la actitud analogista, emparejada con la tesis convencionalista del lenguaje [6], la adoptaron los gramáticos alejandrinos que dieron un gran impulso a los estudios morfológicos, pues, no en vano, la analogía gramatical se realiza, mejor que en cualquier otra estructura, en los paradigmas flexivos.

La anomalía, por el contrario, se manifiesta en la falta de consecuencia gramatical y de adecuación onomasiológica entre el contenido y la forma, impuesta por el uso de la lengua. Anomalistas fueron los estoicos, defensores de la tesis naturalista del lenguaje, y los filólogos de la escuela de Pérgamo que recibieron la enseñanza de aquéllos. No era difícil descubrir irregularidades en los sistemas flexivos del nombre y del verbo e inadecuación entre el género gramatical y el natural; pero el campo más amplio de irregularidades lo presentaban, más que las formaciones flexivas, las derivativas [7].

La falta de correspondencia entre los componentes formales y semánticos de las palabras se revela en el análisis más elemental; por ello la

---

[4] Coseriu 1977b.

[5] Acerca del alcance que tuvo esta controversia en la Antigüedad cf. Colson 1919.

[6] Obsérvese cómo, pasados los siglos, Condillac (*La langue des calculs*, 1798, pp. 1-2) vio precisamente en la analogía el fundamento de la convencionalidad del signo: «Si l'usage de chaque mot suppose une convention, la convention suppose une raison qui fait adopter chaque mot, et *l'analogie, qui donne la loi*, et sans laquelle il seroit impossible de s'entendre, ne permet pas un choix absolument arbitraire» (Coseriu 1977b: 33, nota 29).

[7] Dahlmann 1964: 52 ss.

contradicción entre los principios de la analogía y de la anomalía es más aparente, fruto de la rivalidad de escuelas, que real; son, antes que contrarios, dos principios complementarios que se manifiestan en mayor o menor medida en cada lengua y contribuyen a darle, a la vez, uniformidad y variedad.

La polémica sobre la analogía encontró un eco extraordinario entre los romanos; en ella participaron los eruditos latinos que se ocuparon de aspectos teóricos de la lengua hasta la época postclásica, conscientes de las implicaciones gramaticales que encerraba esta cuestión en principio filosófica; y no dejaron de reflejar con exactitud su carácter «proporcional» en la traducción del término:

> sequitur tertius locus, quae sit *ratio pro portione;* ea Graece uocatur ἀνὰ λόγον; *ab analogo dicta analogia* (Varro, *ling.* X 37)

> quae Graece ἀναλογία, Latine ... *comparatio pro portione* dici potest (Cic., *Tim.* 13)[8].

Varrón dio un gran desarrollo al tema dedicándole seis libros de su magna obra *De lingua latina* (VIII-XIII), de los que se han conservado los tres primeros; ateniéndose a la experiencia de los rodios, que habían superado, en la gramática de Dionisio de Tracia, las posiciones antitéticas del pergamenismo y del alejandrinismo[9], el erudito reatino reconoció la imposición de la analogía en la flexión (*declinatio naturalis*) y de la anomalía en la derivación (*declinatio uoluntaria:* de *Roma Romani,* pero de *Parma Parmenses*)[10] y buscando, con su talante ecléctico, soluciones combinadas y prácticas negó la oposición entre analogía y uso, pues éste se guía por la analogía, como ésta se basa, en definitiva, en el uso:

> Sed ii qui in loquendo *partim* sequi iubent nos *consuetudinem partim rationem,* non tam discrepant, quod *consuetudo* et *analogia coniunctiores* sunt inter se quam iei credunt, *quod est nata ex quadam consuetudine analogia et ex hac consuetudine item anomalia* (Varro, *ling.* IX 2-3).

---

[8] El término *proportio* quizás puede atribuirse, antes que a Varrón, a César, si es fidedigno el pasaje del *De analogia* transmitido por el gramático Pompeyo (Collart 1954:146 nota 7):

> quae est *analogia?* comparatio similium. latine *proportio* dicitur (*gramm.* V 197, 22 s.).

Por lo demás, *portio,* atestiguado ya en Catón el Censor, tiene presumiblemente el origen sintagmático de *pro ratione,* al que corresponde bien su significado. Acerca del valor etimológico de *proportio* cf. Yon 1933:254 ss. Los gramáticos de la época imperial insistieron en la equiparación de los dos términos, griego y latino:

> *analogia* apud nos, id est *proportio* (Diom., *gramm.* I 384, 15).

[9] Corte 1937:125 s.

[10] Fehling 1957:71 ss. y Taylor 1974:22 ss.

La posición analógica defendía la corrección gramatical y el purismo léxico [11], la unidad fundamental de la lengua y el ideal de la *latinitas* y de la *urbanitas* [12]; y ¿qué era esto sino la búsqueda consciente del sistema lingüístico?; por ello podemos afirmar, en términos modernos, que el racionalismo analogista venía a defender, en suma, las posibilidades del sistema (*ratio*), frente a las realizaciones concretas de la norma lingüística (*usus, consuetudo*); esta solución moderna para cuestión tan añeja no es diferente de la que se ha visto más arriba para el principio de la arbitrariedad del signo lingüístico.

Es obvia la precaución que conviene tener de no confundir la analogía en cuanto principio constitutivo de la lengua, tal cual la concebían los antiguos, con el concepto de analogía desarrollado por los neogramáticos que no es sino el fenómeno evolutivo que escapa al legítimo cambio fonético; pero también la *creación analógica* lleva implícito el *carácter proporcional*: «...toda creación analógica se puede representar como una operación comparable con el cálculo de la cuarta proporcional»: *oratorem* : *orator* = *honorem* : *x*; *x* = *honor*, que vino a sustituir a la forma etimológica *honos* [13]; esto no significa, sin embargo, que el hablante sea consciente de la base proporcional de la analogía [14]; para convencerse de ello basta con pensar en las frecuentes formaciones analógicas infantiles.

STURTEVANT 1947 señaló la paradoja consistente en que el cambio fonético, siendo regular, produce irregularidad y la analogía a la inversa; la declinación protolatina **deiwos, *deiwi* desembocó, fonéticamente, en el paradigma irregular *deus, diui*; pero aquí el fenómeno irregular de la analogía dio lugar a la creación de dos paradigmas regulares *deus, dei* y *diuus, diui*; esto es, el cambio fonético destruye la unidad paradigmática y ésta es restablecida por la acción analógica [15]. Con todo, la paradoja es tan sólo aparente; ambos fenómenos se producen en niveles distintos de la lengua, el fonético y el morfológico, y nada se opone a que el alcance del *cambio fonético* sea contrarrestado o ampliado por la *nivelación morfológica*.

Por lo tanto, la creación analógica, aun transgrediendo la norma lingüística, no deja de atenerse al sistema de la lengua [16]; tanto el cambio

---

11 Sexto Empírico atacó a los gramáticos precisamente por utilizar la analogía como criterio del ἑλληνισμός cf. FEHLING 1956:221.

12 COUSIN 1944:129 ss.

13 SAUSSURE 1967:260 ss.; HAVET 1875:XIV; PAUL 1920:107 ss. y DEBRUNNER 1933:269 ss.

14 Por lo demás, no todo fenómeno analógico es necesariamente proporcional, como la contaminación (lat. vulg. *greuis* en vez de *grauis* por aproximación a *leuis*) o la etimología popular (*asparagus* interpretado en inglés como *sparrow grass*), cf. ANTTILA 1972:76 y 91 ss.

15 Cf. ANTTILA 1972:94 ss.

16 «En su actividad lingüística, el individuo conoce o no conoce la norma y tiene mayor o menor conciencia del sistema. Al no conocer la norma, se guía por el sistema, pudiendo estar o no estar de acuerdo con la norma (*creación analógica*)» (COSERIU 1969:99, cf. 108).

fonético general como el analógico de efectos más reducidos, responden al principio superior de la *sistematicidad* de la lengua[17]. En este sentido, el concepto moderno de analogía no deja de coincidir con el de los gramáticos grecolatinos que suponía la búsqueda del sistema ideal; y es que «analogy, or pattern, or structure, is the dominating principle, without which languages could not be learned or used to say things which had not been said before» (LYONS 1969: 38).

Por otra parte, el principio de la proporcionalidad ha tenido capital importancia en el desarrollo de la lingüística estructural. Las *oposiciones proporcionales* constituyen un tipo productivo dentro de la clasificación de las oposiciones fonológicas; son aquéllas entre cuyos miembros se da el mismo tipo de relación[18]; así, por ej., entre los fonemas del francés /p/ y /b/, /t/ y /d/, /k/ y /g/, /f/ y /v/ hay la misma relación opositiva «no sonoro» / «sonoro»; esta proporcionalidad de parejas correlativas contribuye sobremanera a dar coherencia estructural al sistema.

Con la aplicación del método fonológico al análisis gramatical ha podido comprobarse la capacidad operativa de las oposiciones proporcionales en este nivel; tal como se ha afirmado, «las *oposiciones gramaticales* son oposiciones significativas proporcionales ... Una oposición significativa como lat. *equus / equa* es proporcional, porque *equus / equa = dominus / domina = seruus / serua*» (RUIPÉREZ 1954: 11). Con este planteamiento proporcional de las oposiciones gramaticales se recupera, en definitiva, el analógico de los antiguos:

> *ut Metellus Metella, Aemilius Aemilia* (Varro, *ling.* IX 55)[19]; quae ratio in *amor amori,* eadem in *dolor dolori* (*ibid.* X 36).

Pero al añadir:

> las *oposiciones de vocabulario* son oposiciones significativas aisladas ... la oposición *homo / mulier* es aislada, porque no se repite entre otras dos unidades de la lengua: constituye, pues, un hecho de vocabulario,

Ruipérez siguió el criterio complejo, formal y semántico, de CANTINEAU (1952: 27-28). Sólo desde el punto de vista gramatical puede decirse que esta oposición no es proporcional, en cuanto que rompe la simetría morfológica de *equus / equa : dominus / domina,* etc., porque desde el punto de vista del contenido lexemático la oposición «homo» / «mulier» («no-femenino» / «femenino») es proporcional, por ej., a la de «bos» / «uacca»; pero, más que en el nivel del análisis sémico (de los semas específicos), la

---

17 COSERIU 1973:100 s. y 242.

18 TRUBETZKOY 1973:62 ss.; ALARCOS 1965:48 y 50 s.

19 Varrón (*ling.* IX 55-56) observa finalmente la existencia tanto de las formas «analógicas» (*filius / filia, equus / equa, columbus / columba*) como de las anómalas (*coruus / *corua, turdus / *turda, *pantherus / panthera*), alternancia que viene impuesta por el variable conocimiento y utilidad de la realidad extralingüística.

proporcionalidad se manifiesta, como vamos a ver, sumamente fecunda en el clasemático, esto es, en el nivel de los semas genéricos.

El *clasema* es un sema genérico que caracteriza a un grupo de lexemas y determina, por ende, el funcionamiento de una estructura lexemática, la *clase léxica*; al consistir en un rasgo significativo común a toda una serie de lexemas, el clasema goza de una gran *recurrencia* y constituye, por otra parte, un factor de *uniformidad* que da un comportamiento léxico y gramatical análogo a los lexemas que lo contienen. Merced a esa recurrencia, el mismo clasema puede hallarse en lexemas de campos semánticos diversos y, en virtud del factor de uniformidad, crea una relación de afinidad entre ellos y permite establecer paralelos entre los *términos correlativos*. Por lo tanto, puede afirmarse que, así como en el análisis estrictamente sémico se manifiesta ante todo el principio de oposición, en el análisis clasemático se revela de modo especial el principio de *sistematicidad* léxica [20].

Aunque este principio es más extenso que el de proporcionalidad, pues incluso allí donde se quiebra el paralelismo de los términos correlativos (*joven / nuevo* :: *viejo*) no deja de haber sistematicidad, esto es, sistemas imperfectos en los que la inexistencia de un término correlativo deja una «casilla vacía», con todo también en esta situación de defectividad se manifiesta el dinamismo proporcional del sistema, puesto que los huecos suelen cubrirse analógicamente, ya con la creación de un nuevo término, ya con el correspondiente de otra oposición proporcional. De los tres grupos de verbos que Weisgerber distingue dentro del campo de «suceder»: *vorgehen, geschehen* y *stattfinden*, los dos primeros tienen sus respectivos desarrollos nominales, *Vorgang* y *Geschehnis*; no así el tercero («angesichts des Fehlens eines Substantivs zu *stattfinden*»); para subsanar tal defectividad se recurre a *Ablauf* [21]. De otro modo, pero con igual resultado, *inuisus* (= «no visto»), úsual en la época republicana como término correlativo de *inauditus, intactus*, etc., desaparece prácticamente en la imperial, si bien lo recobran los autores cristianos, ahuyentado por su homónimo *inuisus* (= «mal visto», participio de *inuideo*); se produce, en consecuencia, una casilla vacía a la que es llamado *inuisitatus*:

> *inuisitato* atque *inaudito* hoste ab Oceano ... bellum ciente (Liu. V 37, 2).

Un verbo puede caracterizarse tanto por los clasemas de su sujeto u objeto («animado», «inanimado», «inmaterial», «material», «continuo», «discontinuo», «medible», «contable», etc.), como por los de su propia acción («transitiva», «transformativa», «dinámica», etc.); tomando como criterio la oposición o identidad de sujetos, hemos propuesto en otros

---

[20] Para éstos y otros principios de la lexemática cf. Coseriu 1978:222 ss.; y para la clasificación de los «campos correlativos» Coseriu 1977a:227 ss.

[21] Weisgerber 1964:43.

trabajos un sistema de clases verbales que se apoya en la distinción básica de acciones de relación «intersubjetiva» e «intrasubjetiva».

Dos acciones se hallan en *relación «intersubjetiva» o de complementariedad* cuando, formando parte del mismo proceso verbal, suponen *sujetos distintos*; por ello las enunciamos con oposición de personas:

persigue / huyes, ofrece / aceptas;

una modalidad de la relación «intersubjetiva» es la *causativa*, la oposición de los términos «causativo» / «no-causativo»:

ahuyenta («hace huir») / *huyes*
enseña («hace aprender») / *aprendes.*

La categoría de la voz verbal se basa incluso en la relación «intersubjetiva», al consistir en considerar la acción verbal desde el punto de vista de sujetos opuestos; en consecuencia, sobre la relación «intersubjetiva» se asienta tanto la oposición lexemática complementaria *persuade / crees* como la gramatical diatética *persuade / te persuades* (y *eres persuadido*), cf. gr. πείθω («persuadir») / πείθομαι («creer»).

Dos acciones están en *relación «intrasubjetiva»* cuando, formando parte del mismo proceso verbal, suponen *sujeto idéntico*; las enunciamos en infinitivo. De esta relación podemos distinguir tres modalidades:

1) La *relación «alterna»* entre términos que se excluyen referidos, naturalmente, al mismo sujeto y, cuando son transitivos, al mismo objeto:

aceptar / rechazar, aprender / olvidar.

2) La *relación «secuencial»* entre términos que guardan un orden de sucesión; la simbolizamos con el doble guión «——»:

perseguir —— alcanzar, aprender —— saber.

3) La *relación «extensional»* entre términos que se oponen por su relativa duración:

decir / contar, deflagrar / arder.

Las dos últimas clases constituyen precisamente dos nociones básicas de la categoría del aspecto verbal que, a diferencia de la voz, es indiferente a la relación «intersubjetiva» de las acciones; se sabe que las clases léxicas muestran una peculiar afinidad gramatical[22]; y el que la voz verbal se base en la relación «intersubjetiva» y el aspecto verbal se encuadre en la «intrasubjetiva» constituyen una prueba más, entre tantas otras. Hay, por tanto, un aspecto «secuencial» y un aspecto «extensional» y

[22] COSERIU 1977a: 175 s.

ambas clases se producen, evidentemente, en los diversos niveles expresivos de la lengua, el gramatical, el lexemático y el perifrástico[23].

En el nivel léxico, al que nos limitamos aquí, entendemos por *aspecto «secuencial»* la consideración del grado de desarrollo de dos o más acciones *en orden a la resultatividad* de un proceso:

aspecto «no-resultativo» —— «resultativo»
deliberar *decidir;*

con la especificación del término «no-resultativo» puede darse una gradación tripartita en

aspecto «ingresivo» —— «progresivo» —— «resultativo»
nacer *vivir* *morir;*

y por *aspecto «extensional»* entendemos la consideración de la *duración relativa* de dos acciones:

aspecto «no-durativo» / «durativo»
decir *contar;*

aspecto «no-puntual» / «puntual»
arder *deflagrar.*

Con este sistema clasemático hemos atendido a la *delimitación y estructuración de campos semánticos* verbales; mejor dicho, tal sistema, lejos de haberse concebido de forma apriorística, ha resultado del análisis estructural de los campos de «ver» y de «oír»[24]. En efecto, la demarcación de ambos campos semánticos viene señalada por las oposiciones «intersubjetivas» o complementarias de los siguientes lexemas:

muestra / ves, aparece / ves
dice / oyes, suena / oyes;

el antecedente de la oposición, «causativo» (*mostrar, decir*) o «no-causativo» (*aparecer, sonar*), queda al margen de los campos respectivos, el visual y el auditivo, pero les suministra su complemento natural:

ves lo que *muestra* y *aparece*
oyes lo que *dice* y *suena.*

También en el plano de las relaciones «intrasubjetivas» queda fuera del campo el término «alterno» respectivo:

ver («ser vidente») / *estar ciego*
oír («tener oído») / *estar sordo;*

---

[23] Para mayor detalle remitimos a nuestro estudio García-Hernández 1977b, del que tan sólo extraemos aquí las subclases aspectuales fundamentales que utilizamos a continuación.

[24] Cf. García-Hernández 1976:33 ss. y 1977a.

por el contrario, las otras clases «intrasubjetivas», «secuenciales» y «extensionales», configuran la estructura de los campos:

aspecto secuencial «no-resultativo» —— «resultativo»
mirar *ver*
escuchar *oír;*

aspecto extensional «no-durativo»/«durativo»
mirar *observar, contemplar;*

aspecto extensional «no-puntual» / «puntual»
ver *descubrir;*

si prolongamos la secuencia más allá del término «resultativo» (*ver* —— *conocer, oír* —— *saber*), notaremos que se han rebasado los límites de los campos perceptivos en que a los nuevos términos introducidos les corresponden distintos términos «alternos»:

conocer / desconocer, saber / ignorar;

e incluso «secuenciales»:

enterarse, aprender, etc. —— *conocer, saber;*

y «complementarios»:

presenta / conoces, informa / sabes.

El mismo sistema clasemático lo hemos aplicado a la *clasificación* de los valores más abstractos *de los preverbios latinos*[25]; de donde resulta, por ej., que los preverbios de *clase «adlativa»* crean modificados de *acción complementaria,* en relación «intersubjetiva» con la del término simple:

nutat (nuit): «hace señas» / *ad-nuis*: «asientes por señas»
im-perat: «manda (preparar)» / *paras*: «preparas»
temperat: «gobierna» / *ob-temperas*: «obedeces»
clamat: «grita» / *sub-clamat*: «grita en respuesta»;

y, al contrario, los preverbios de *clase «ablativa»* proporcionan modificados de *valor «alterno»* respecto del de la base léxica:

nutare: «hacer señas» / *ab-nuere*: «negar por señas»[26]
discere: «aprender» / *de-discere*: «olvidar»
texere: «tejer» / *ex-texere*: «destejer».

---

[25] García-Hernández 1978a.

[26] Las relaciones de «complementariedad» y «alternación» existentes entre *nutat // annuis / abnuis* son proporcionales a las que hemos establecido entre *ofrece // aceptas / rechazas.*

Por otra parte, los preverbios de *clase «adlativa»* dan lugar a menudo a una modificación de *aspecto «ingresivo»*:

ad-ficere: «emprender» (—— *facere*: «hacer»)
in-cipere: «empezar» (—— *capere*: «coger»)
oc-cipere: «comenzar» (—— *capere*: «coger»)
sus-cipere: «emprender» (—— *capere*: «coger»);

y, a la inversa, los de *clase «ablativa»* originan una modificación de *aspecto «resultativo»*:

ab-sumere: «consumir» (*sumere*: «tomar» ——)
de-texere: «acabar de tejer» (*texere*: «tejer» ——)
ef-ficere: «llevar a cabo» (*facere*: «hacer» ——)[27].

No cabe duda de que estas clases verbales, dada su gran productividad, constituyen un método básico para el estudio estructural del contenido lexemático.

Si, como se ha visto, las oposiciones proporcionales se basan en un tipo de relación común a sus miembros y las clases léxicas consisten en rasgos significativos comunes a una serie de lexemas, se comprenderá cómo *el principio de proporcionalidad sustenta las relaciones clasemáticas*; consiguientemente, son proporcionales las oposiciones de lexemas que descansan en la misma relación clasemática; así sobre la relación de «alternación» son proporcionales:

llevar / traer :: ir / venir
meter / sacar :: entrar / salir
poner / quitar :: haber / faltar
dotar / privar :: tener / carecer
abrir / cerrar :: extender / plegar;

y sobre la relación de «complementariedad» son proporcionales:

da / tomas :: vende / compras
lleva / vas :: trae / vienes
mete / entras :: saca / sales, etc.

Pues bien, la proporcionalidad de los términos en relación clasemática facilita la *transferencia de lexemas* de un campo a otro e incluso el intercambio entre ellos; en la oposición proporcional de «alternación» *recordar / olvidar :: despertar / dormir* pueden conmutar sus posiciones *recordar* (= «despertar») y *despertar* (= «recordar»); las expresiones *gra-*

[27] El sistema preverbial latino y asimismo el conjunto de las clases verbales presentadas aquí han sido objeto de un detenido análisis en nuestra *Semántica estructural y lexemática del verbo*, Ediciones Avesta (Reus), 1980.

bar en la memoria, borrar de la memoria, enterrar en el olvido, etc., se han hecho comunes en virtud de idéntica proporcionalidad:

recordar / olvidar :: grabar / borrar
recordar / olvidar :: desenterrar / enterrar;

por otra parte, la proporcionalidad de los contenidos «alternos» «mirar desde arriba» / «mirar hacia arriba» :: «despreciar» / «admirar» ha dado lugar en latín a que *despicere* y *suspicere,* lexemas propios para el contenido visual, hayan pasado también a expresar la segunda oposición.

La oposición proporcional entre los lexemas del campo visual *mirar* —— *ver* y del intelectual *pensar* —— *entender,* que poseen la misma relación secuencial «no-resultativo» —— «resultativo», permite el empleo, común en las diversas lenguas, de aquéllos con el valor de éstos; por ej., *bien mirado* (= «pensado»), *no tienes razón*[28].

En *dicit / audis* y *dat / accipis* existe la misma relación de «complementariedad» y esa proporcionalidad clasemática ha motivado el desplazamiento de *accipis* (= «oyes») a la posición de *audis*; y lo que en *accipere* es un hecho consumado no deja de ser una posibilidad en *dare* que, particularmente en imperativo, puede tomar el valor de *dic*:

accipe «audi», ut contra *da* «dic» (Seru., *Aen.* I 676).

Expresiones como *matar el fuego* y *morir el fuego* se realizan sobre la proporcionalidad de las relaciones «complementarias» *matas / muere :: apagas / se apaga*; asimismo, el empleo de *obedecer* en *las velas obedecen* (= «ceden») *al viento* se basa en la proporción *mandas / obedece :: empujas / cede.*

A la vista de lo expuesto hasta aquí, podríamos definir *el verbo auxiliar* como aquél que inhibe su valor sémico peculiar para actualizar tan sólo el clasemático; así *volver* (= «ir otra vez») en la perífrasis *volver a poner* inhibe la noción de movimiento («ir») y actualiza solamente la clasemática «iterativa» («otra vez»):

volver a poner = «poner otra vez»;

pues bien, en esa reducción del contenido al plano clasemático, en que consiste la gramaticalización del verbo auxiliar, cabe ver el resultado de un proceso proporcional:

ir / volver :: poner / reponer (= volver a poner).

Fenómenos comunes de transferencia proporcional del contenido y de la expresión son *el calco semántico* y *el empleo metafórico* y sinestético de los lexemas. La adopción de un significado procedente de otra lengua

[28] Para este tipo de transferencia en latín cf. García-Hernández 1976:124 ss.

puede ser el producto de una simple operación proporcional; esto es, el calco semántico viene a ser un «cálculo proporcional» lingüístico:

λαμβάνω: *prehendo* («prender») :: συλλαμβάνω: *comprehendo* («comprender»)[29].

Las transferencias lexemáticas de campo que se han visto antes son, al menos en principio, auténticas metáforas de base proporcional; se dice de *un río* que *nace* y *muere*, porque entre *nacer* y *morir* se da la misma relación «secuencial» que entre *surgir* y *desaguar*; y recordamos una vez más a Aristóteles quien señaló con precisión el carácter proporcional de la sinestesia en el tratado *De anima* (II 8), al afirmar que los términos «agudo» (τὸ ὀξύ) y «grave» (τὸ βαρύ) se aplican a los sonidos «por *metáfora* procedente de las cualidades tangibles» y al concluir que en ello hay «una *analogía* con las cualidades táctiles de lo agudo y lo obtuso»[30].

En suma, el viejo principio de que todo vocabulario es esencialmente asistemático ha ido cediendo al convencimiento de que el léxico funcional de cualquier lengua ofrece insospechadas posibilidades de estructuración; y ésta se vertebra, en gran medida, sobre las oposiciones proporcionales analizables en clasemas, cuyas propiedades genuinas son la recurrencia y la uniformidad. Además de hechos funcionales dados, las oposiciones proporcionales sustentan posibilidades expresivas cual la transposición metafórica, de modo que, mediante este tipo de estructura, tanto puede llegarse al fondo de la lengua funcional como alcanzarse los vuelos del lenguaje poético. Consideradas desde la perspectiva histórica, las oposiciones proporcionales constituyen un fecundo factor de enriquecimiento léxico, pero no siempre de enriquecimiento semántico; pues, si éste es efectivo en el caso del calco semántico, no lo es en el de la gramaticalización auxiliar.

BIBLIOGRAFÍA

ALARCOS, E. (1965), *Fonología española*. Madrid.

ANTTILA, R. (1972), *An introduction to historical and comparative linguistics*. New York.

— (1977), *Analogy: a basic bibliography*. Amsterdam.

CANTINEAU, J. (1952), «Les oppositions significatives». *Cahiers Ferdinand de Saussure* X: 11-40.

COLLART, J. (1954), *Varron grammairien latin*. Paris.

COLSON, F. H. (1919), «The analogist and anomalist controversy». *Classical Quarterly* XIII: 24-36.

[29] Acerca de la importancia de la acción analógica en el proceso del calco semántico cf. KROESCH 1926:42 ss.

[30] GARCÍA-HERNÁNDEZ 1978b. Sobre el paralelismo perceptivo que domina entre los diversos sentidos y en el que descansa el fenómeno lingüístico cf. KRONASSER 1952: 146 ss.

CORTE, F. della (1937), *La filologia latina dalle origini a Varrone.* Torino.
COSERIU, E. (1969), *Teoría del lenguaje y lingüística general. Cinco estudios.* Madrid.
— (1973), *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico.* Madrid.
— (1977a), *Principios de semántica estructural.* Madrid.
— (1977b), *Tradición y novedad en la ciencia del lenguaje. Estudios de historia de la lingüística.* Madrid.
— (1978), *Gramática, semántica, universales. Estudios de lingüística funcional.* Madrid.
COUSIN, J. (1944), *Evolution et structure de la langue latine.* Paris.
DAHLMANN, H. (1964), *Varro und die hellenistische Sprachtheorie.* Berlin[2].
DEBRUNNER, A. (1933), «Lautgesetz und Analogie». *Indogermanische Forschungen* LI: 269-291.
FEHLING, D. (1956 y 1957), «Varro und die grammatische Lehre von der Analogie und der Flexion». *Glotta* XXXV: 214-270 y XXXVI: 48-100.
FONTAN, A. (1974), *Humanismo romano.* Barcelona.
GARCÍA-HERNÁNDEZ, B. (1976), *El campo semántico de «ver» en la lengua latina. Estudio estructural.* Universidad de Salamanca.
— (1977a), «El campo semántico de «oír» en la lengua latina. Estudio estructural». *Revista española de lingüística* VII, 1: 115-136.
— (1977b), «El sistema del aspecto verbal en latín y en español». *Studia Philologica Salmanticensia* 1: 65-114.
— (1978a) «Relaciones clasemáticas en el sistema preverbial latino». *Studia Philologica Salmanticensia* 2: 147-158.
— (1978b), «Interpretación histórica y estructural de la sinestesia». *Studia Philologica Salmanticensia* 2: 293-295.
HAVET, L. (1875), «Préface du traducteur». En: BÜCHELER, F., *Précis de la déclinaison latine.* Paris.
KROESCH, S. (1926), «Analogy as a factor in semantic change». *Language* II: 35-45.
KRONASSER, H. (1952), *Handbuch der Semasiologie.* Heidelberg.
LYONS, J. (1969), *Introduction to theoretical linguistics.* Cambridge.
MOLINO, J. (1979), «Métaphores, modèles et analogies dans les sciences», *Langages* XII, 54: 83-102.
PAGLIARO, A. (1958), «La dottrina dell' *analogia* e i suoi precedenti». *Ricerche linguistiche* IV: 1-18.
PAUL, H. (1920), *Prinzipien der Sprachgeschichte.* Halle[5].
RUIPÉREZ, M. S. (1954), *Estructura del sistema de aspectos y tiempos del verbo griego antiguo. Análisis funcional sincrónico.* Universidad de Salamanca.
SAUSSURE, F. de (1967), *Curso de lingüística general.* Buenos Aires.
SNELL, B. (1965), *Las fuentes del pensamiento griego.* Madrid.
STURTEVANT, H. (1947), *An introduction to linguistic science.* New Haven, Conn.
TAYLOR, D. J. (1974), *Declinatio. A study of the linguistic theory of Marcus Terentius Varro.* Amsterdam.
TRUBETZKOY, N. S. (1973), *Principios de fonología.* Madrid.
WEISGERBER, L. (1964), «Zum Sinnbezirk des *Geschehens* im heutigen Deutsch», En: *Festschrift für Jost Trier zum 70. Geburtstag.* Köln: 23-46.
YON, A. (1933), *Ratio et les mots de la famille de reor.* Paris.

Polisemia, ambigüedad y traducción

VALENTÍN GARCÍA YEBRA
(Madrid)

1. Entendemos por polisemia, en sentido lato, la capacidad de un significante para expresar dos o más significados. La polisemia obedece a la ley de la economía lingüística. Fue Aristóteles —que sepamos— el primero en explicar su origen: «los nombres y el número de los enunciados (λόγων) son finitos, mientras que las cosas son infinitas en número, por lo cual es necesario que un mismo enunciado y un solo nombre signifiquen varias cosas» (Περὶ τῶν σοφ. ἐλέγχων, 165 a 10-13). La polisemia se da probablemente en todas las lenguas. Ullmann la incluye entre los universales lingüísticos. Puede producirse fundamentalmente o bien por divergencia de las aplicaciones de un mismo significado hasta constituir significados distintos, o bien por convergencia fonética de distintos significantes hasta constituir uno solo. La polisemia puede ser léxica, morfológica o sintáctica.

2. *Polisemia y homonimia.* En sentido estricto, suele hablarse de *polisemia* cuando los distintos significados producidos a partir de uno solo conservan afinidad perceptible. Cuando la convergencia fonética de dos significantes los unifica sin alterar sus significados, suele hablarse de *homonimia.* Pero no siempre se da una separación neta entre ambos conceptos.

2.1. Puede suceder que dos ramificaciones de un mismo significado se hayan separado tanto que su tronco común ya no sea visible, o sólo pueda verse usando medios especiales. Un ejemplo clásico lo tenemos en el fr. *voler.* El lingüista cree saber que *voler* 'robar', 'hurtar', es un empleo metafórico de *voler* 'volar', y que esta metáfora, atestiguada desde el siglo XVI, procede del lenguage de la cetrería («le faucon *vole* la perdrix») [1];

[1] Tal etimología no es del todo segura. También se ha relacionado *voler* 'hurtar' con lat. *vŏla* 'concavidad de la mano', de donde quizá ya lat. *involare* 'robar'. En

pero el hablante común desconoce el origen y hasta la existencia de la metáfora, y ve en *voler* dos palabras distintas.

2.2. Puede suceder también que dos palabras distintas evolucionen de modo que, al ir aproximándose los significantes, se establezca relación entre los significados. Esta relación puede llegar a influir en la evolución del significante. Es conocido el ejemplo del nombre fr. de la flor llamada en esp. «maravilla» o «caléndula». Su nombre lat. era *solsequia,* compuesto de *sol* y *sequia,* derivado éste de *sequi* 'seguir'. No tenía en su origen ninguna relación con *souci* 'preocupación, 'cuidado', sust. deverbal de *soucier,* deriv. del lat. *sollicitare.* De la evolución fonética del significante *solsequia* resultó en fr. ant. el femenino *soussie.* Y el vínculo establecido por los hablantes entre el significado de ambas palabras, al considerar *la soussie* como símbolo de *le souci,* igualó los significantes, cambiando el género del nombre de la flor, que pasó a llamarse *le souci,* como lo simbolizado por ella.

2.3. De lo anterior resulta que los conceptos de *polisemia* y *homonimia* son subjetivos. En *voler* 'volar' y *voler* 'hurtar', el hablante común francés ve dos significados distintos con el mismo significante (*homonimia*); el lingüista conoce la bifurcación del significado y sigue viendo el origen común de ambas ramas (*polisemia*). En *souci* 'preocupación'/'caléndula', el hablante corriente ve una sola palabra con dos significados unidos por una relación simbólica (*polisemia*); el lingüista conoce las procedencias diversas de *souci* 'preocupación' < *soucier* < *sollicitare* / *souci* 'caléndula' < *soussie* < *solsequia,* y sigue viendo dos palabras, más o menos fundidas en una (*¿homonimia?*). Apurando más el razonamiento, si el criterio para distinguir entre los dos conceptos es la conciencia lingüística de los hablantes, no sólo resultará que para uno puede ser *polisemia* lo que para otro es *homonimia,* sino que un mismo hablante podrá ver ahora *homonimia* donde más tarde verá *polisemia,* o a la inversa; bastará que cambie su condición de hablante común por la de lingüista.

2.4. El problema se complica si, con S. Ullmann, se entiende que hay también *homonimia* cuando «dos o más palabras diferentes pueden ser

---

esp. clás. hay ejs. de *volar* con sentido muy próximo al de *robar* (v. *luego* (19) en 4.). Lope de Vega, *La batalla del honor,* en *Obras de Lope de Vega,* publicadas por la Real Academia Española, Nueva ed., t. III, Madrid, 1917, pág. 589 *a-b*: «De vista ha sido testigo / de lo que hacer pretendía / con pólvora de favor / de estas infames criadas, / minas, resquicios y entradas / para volarme el honor», relaciona «volar el honor» de una mujer con «volar» = 'hacer desaparecer' con pólvora. Dámaso Alonso, que se inclina por la etimología comúnmente aceptada, expone («Gallego-asturiano «bolar», 'dar con', 'obtener', *O. C.,* I, Madrid, Gredos, 1972, págs. 422-25) hechos dialectales que «no muestran por completo el proceso 'volar' > 'robar', pero sí un uso metafórico de 'volar' que apunta hacia esa misma dirección» (*ib.,* pág. 423).

idénticas en sonido» (*Semántica*, trad. esp., 2.ª ed., 4.º reimpr., Madrid, Aguilar, 1976, p. 179). Esta definición ensancha los límites de la homonimia al incluir en ella lo que suele denominarse *homofonía*. Según esto, serían homónimas palabras fr. como *sain, saint, sein, seing, ceint*. Al traductor, que opera sobre textos escritos, no le causan problema las palabras homófonas pero no homógrafas. Por eso la homofonía no es asunto de la teoría de la traducción.

2.5. La distinción estricta entre polisemia y homonimia, útil para la descripción lingüística y para el trabajo lexicográfico, es irrelevante para la traducción. Lo decisivo para el traductor es que un significante de la LO (lengua original) tenga diversos significados que no puedan expresarse en la LT (l. terminal o l. de la traducción) por un solo significante. Y es indiferente que esta diversidad de los significados proceda de polisemia o de homonimia. En cualquier caso, el traductor tiene que (y le basta con) elegir en la LT el significante adecuado para reproducir el significado del significante de la LO en un texto concreto. Se reconoce generalmente que los verbos fr. *louer* (del lat. *laudare* 'alabar') y *louer* (del lat. *locare* 'arrendar') son homónimos. Pueden, sin embargo, crear situaciones de duda para el traductor: *louer une maison, louer un garçon de ferme*, pueden significar 'alabar' o 'arrendar' una casa, 'alabar' o 'contratar' a un gañán. El significante alemán *Rosenkranz* es un caso de polisemia: una sola palabra compuesta que tiene varios significados, de los cuales nos interesan ahora dos: uno propio, 'guirnalda (*Kranz*) de rosas (*Rosen*)', y otro figurado, 'rosario' como a) rezo católico dedicado a la Virgen, b) sarta de cuentas que se utiliza para este rezo. En las acotaciones de Schiller para la representación de su *Maria Stuart* se dice que la protagonista debe llevar colgado del cinturón un *Rosenkranz*. Según Peter BRANG («Das Problem der Übersetzung in sowjetischer Sicht», en H. J. STÖRIG, *Das Problem des Übersetzens*, Stuttgart, 1963, p. 419), el traductor ruso de la obra de Schiller entendió la palabra alemana en su sentido propio, y la protagonista llevó durante muchas representaciones una guirnalda de rosas, en vez de un rosario, pendiente del cinturón.

3. *Polisemia y ambigüedad*. La polisemia es una propiedad de las lenguas. Pero la traducción no opera sobre las lenguas en cuanto tales, sino sobre sus manifestaciones en el habla, sobre textos concretos. Ahora bien, la polisemia puede producir en los textos ambigüedad e incluso plurisignificación. En sentido estricto, llamaríamos ambigüedad a la posibilidad de que un texto o parte de un texto pueda interpretarse de dos maneras distintas; si las posibilidades de interpretación son más de dos, hablaríamos (por no existir el término «plurigüidad») de plurisignificación. En sentido más amplio, llamamos a continuación ambigüedad tanto a la ambigüedad estricta como a la plurisignificación. A la teoría de la traducción le interesa la ambigüedad más directamente que la polisemia.

3.1. Lo mismo que la polisemia, la ambigüedad puede ser a) léxica, b) morfológica y c) sintáctica. Los tres tipos de ambigüedad fueron ya conocidos por los griegos, que la llamaron ἀμφιβολία, y por los latinos, que le dieron el nombre de *ambiguitas* o, transcribiendo el término griego, *amphibolia.*

3.1.1. Aristóteles, aunque no *expressis verbis,* distingue los tres tipos de ambigüedad. La distinción entre a) y c) está implícita en el pasaje de Περὶ τῶν σοφιστικῶν ἐλέγχων citado en 1.: la polisemia del nombre (ὄνομα) y la del enunciado (λόγος) pueden causar respectivamente ambigüedad léxica y ambigüedad sintáctica. Pero las tres especies pueden documentarse explícitamente en otras obras suyas:

a) Aristóteles conocía muy bien la ambigüedad causada por la posibilidad de atribuir diferentes significados a una misma palabra. Era en él preocupación constante διελεῖν ποσαχῶς ἕκαστον λέγεται («distinguir en cuántos sentidos se dice cada término»); cfr. Τοπικῶν A 13, 10 a 24; 18, 108 a 17-37. En varias ocasiones llama al libro Δ de la *Metafísica* Τὰ περὶ τοῦ ποσαχῶς, es decir, el escrito en que se explica «de cuántas maneras se dice». Y en la *Ética Nicomaquea,* 1129 a 29-30, pone un ejemplo de homonimia: καλεῖται κλεὶς ὁμωνύμως ἥ τε ὑπὸ τὸν αὐχένα τῶν ζῴων καὶ ᾗ τὰς θύρας κλείουσιν («se llama *llave* homónimamente la que está bajo el cuello de los animales [clavícula] y aquella con que cierran las puertas»).

b) En Τοπικῶν Z, 145 b 24-27, atribuye carácter ambiguo (ἀμφίβολον) a la expresión νῦν ἄφθαρτον εἶναι («ser ἄφθαρτον ahora»); ἄφθαρτον, en efecto, como adjetivo verbal en -τος, tiene potencialmente dos significados, que en lat. corresponden al participio de perfecto pasivo en *-tus* (*corruptus*) y al adjetivo verbal en *-bilis* (*corruptibilis*). Esta cualidad de los adjs. en -τος pertenece a la lengua; constituye un caso de polisemia morfológica. Pero, si se dice de algo: νῦν ἄφθαρτόν ἐστι, se produce un enunciado que puede interpretarse de tres maneras: 1) «no se ha corrompido aún»; 2) «no puede corromperse ahora»; 3) «ya no puede corromperse nunca». Tenemos entonces un texto ambiguo (plurisignificativo), con ambigüedad morfológica.

c) Aristóteles conocía también la ambigüedad causada por la oscuridad en el orden de los elementos de la frase. En Περὶ ποιητικῆς 1461 a 23 explica que hay dificultades de interpretación que se resuelven separando adecuadamente las palabras; así, cuando dice Empédocles:

(1) Pronto se hicieron mortales las cosas que antes habían aprendido a ser inmortales y las puras antes estaban mezcladas (ζωρά τε πρὶν κέκρητο),

la última frase admite dos interpretaciones, según que el adverbio «antes» (πρίν) se refiera a «las puras» («las antes puras») o a «estaban mezcladas» («estaban antes mezcladas») [2].

3.1.2. Entre los latinos, Quintiliano distingue 1) la ambigüedad léxica y 2) la ambigüedad sintáctica, y subdivide ésta en dos especies: a) una propia del discurso oral, y b) otra que puede darse tanto en éste como en el escrito:

En su *Inst. orat.* 3, 6, 43 expone que hay *ambiguitas* cuando es evidente que las palabras pueden interpretarse de dos maneras: *cum sit manifestum verborum intellectum esse duplicem.* La ambigüedad puede nacer, según él, 1) de la homonimia léxica (7, 9, 2): *gallus* 'gallo', 'galo', 'castrado'; *cernere* 'cribar', 'percibir', 'entrar en posesión de una herencia'; 2 a) de la ordenación desmañada de las palabras que se suceden inmediatamente (7, 9, 5) en el discurso oral: *ingenua* 'nacida libre', *in genua* 'de rodillas'; *in culto loco* 'en tierra cultivada', *inculto loco* 'en tierra sin cultivar'; 2 b) de la inadecuada ordenación de las palabras en el conjunto de la frase (7, 9, 10), tanto en el discurso oral como en el escrito:

(2) Lachetem audivi percusisse Demean.

¿Quién es el que golpea? Y en otro lugar (9, 4, 3) afirma que la ambigüedad producida por la colocación viciosa de las palabras es conocida por todos: *amphiboliam quoque fieri vitiosa locatione verborum nemo est qui nesciat* [3].

3.1.3. Lo dicho sobre Aristóteles y Quintiliano muestra la falta de fundamento con que afirman algunos que no se tuvo en cuenta la polisemia sintáctica hasta el advenimiento de la gramática generativa.

3.2. Tampoco a los antiguos teóricos de la traducción les pasó inadvertido el problema de la ambigüedad. San Jerónimo se refiere a él en sus cartas y en algunos prólogos a sus traducciones bíblicas. He aquí dos ejemplos. En la carta 65 *Ad Principiam Virginem explanatio psalmi XLIV* (*Cartas de San Jerónimo,* ed. bilingüe, introducción, versión y notas por Daniel Ruiz Bueno, Madrid, BAC, I, 1962, p. 606) dice: «Pro eo quod nos transtulimus 'domibus eburneis', quia in graeco scriptum est ἀπὸ βαρέων, quidam Latinorum ob uerbi ambiguitatem 'a grauibus' interpretati sunt, cum βάρις uerbum sit ἐπιχώριον Palaestinae, et usque hodie domus ex omni parte conclusae et in modum edificatae turrium ac moenium βάρις

[2] Sobre las varias interpretaciones de estas palabras de Empédocles, v. mi ed. tril. de la *Poética* de Aristóteles, Madrid, Gredos, 1974, nota 369, págs. 329-30.

[3] Sobre el tratamiento de la ambigüedad en Quintiliano y otros latinos, v. H. Lausberg, *Manual de retórica literaria,* «Índice de términos» (vol. III), especialmente núms. 210, 222 y 953 *c.*

appellentur». Y en la carta 36 *Ad Damasum* (*ibid.*, p. 268) explica cómo en hebreo, por la costumbre de escribir sin vocales, se produce un tipo de ambigüedad peculiar, que se añade a la común a todas las lenguas: «quod uidelicet idem sermo et eisdem litteris scriptus diuersas apud eos et uoces et intellegentias habeat. Ex quibus exempli causa unum ponimus, ut quod dicimus perspicuum fiat: «pastores» et «amatores» eisdem litteris scribuntur: res, ain, iod, mem, sed pastores *roim*, amatores leguntur *reim*. Vnde euenit ut, ubi Hierusalem in prophetis cum amatoribus suis fornicationis arguitur, ibi in nostris codicibus pro amatoribus pastorum nomen sit immutatum».

3.3. Es indudable que las corrientes lingüísticas de nuestro tiempo han perfilado con más nitidez el concepto de ambigüedad. Pero el tratamiento de este fenómeno se ha mantenido generalmente en el plano de la teoría lingüística, y pocas veces ha descendido a considerar la ambigüedad en el terreno de la traducción. Sin embargo, el estudio de la ambigüedad en uno de los usos más importantes de las lenguas es realmente imprescindible.

3.4. En el artículo de J. F. Kess y R. A. Hoppe «On psycholinguistic experiments in ambiguity», *Lingua* 45 (1978) 125-148, se cita (p. 131) un estudio de Piquette (1976) según el cual «en las tareas de traducción, la ambigüedad se detecta sólo en el 50 % de los casos en que está presente». En la breve exposición que sigue trato de esbozar algunos de los problemas que la ambigüedad puede plantear a los traductores y cuya solución es a veces difícil, incluso imposible.

3.5. Estos problemas pueden presentarse en las dos fases del proceso de la traducción: en la comprensión del TLO (texto de la LO) y en la constitución del TLT (texto de la LT). Y en cada fase pueden plantearse en los tres planos: léxico, morfológico y sintáctico.

3.5.1. En la fase de la comprensión del TLO, la polisemia produce con relativa frecuencia ambigüedades léxicas. Si el traductor no las detecta —como ocurre, según Piquette, en el 50 % de los casos—, puede elegir una interpretación que a él le parece evidente pero que no responde a la intención del autor. A veces, sin embargo, puede darse cuenta de la ambigüedad de una palabra en un enunciado concreto, y vacilar al tener que decidirse por una de las interpretaciones posibles. En la *Poética* de Aristóteles, 1457 a 11-12, leemos que «el nombre es una voz συνθετή significativa sin idea de tiempo». El adj. verbal gr. σύνθετος o συνθετός significa propiamente «compuesto»; pero también puede significar «convencional», como puede verse en cualquier diccionario. Casi todos los traductores de la *Poética* han interpretado φωνὴ συνθετή como «voz compuesta»; así Heinsio: «quae componi potest», Flórez Canseco y también

Goya y Muniain: «voz compuesta», J. Hardy: «un composé de sons», Else: «composite sound», Gigon: «zusammengesetzter Laut», E. de Sousa: «composto», Pittau: «voce composita». En mi edición trilingüe de dicha obra me aparté de la interpretación común y traduje «voz convencional» por las razones que aduzco en la nota 289, pp. 316 s.

La ambigüedad léxica se da, como vemos, incluso en la terminología científica. Y no sólo en obras antiguas, sino también en las de nuestros días. «Aun cuando los términos y conceptos de una ciencia estén precisamente definidos —comenta ULLMANN, *Semántica,* trad. esp., ed. cit., p. 194—, cada tratadista tiene derecho a redefinirlos como juzgue conveniente. De este modo, incluso términos técnicos tan recientes como *psicoanálisis, existencialismo, estilística, estructuralismo* o *fonema,* han desarrollado cierto número de sentidos sólo parcialmente coincidentes».

Podrían aducirse innumerables ejemplos de errores de interpretación causados por la ambigüedad léxica. Para ULLMANN es éste «el tipo de ambigüedad más importante con mucho» (*o. c.,* p. 179).

3.5.2. Aunque menos frecuentes, causan también dificultad en la comprensión de un texto las ambigüedades producidas por la polisemia morfológica. Podríamos volver aquí sobre la duplicidad del significado de los adjetivos verbales gr. en -τος, y añadir al ej. cit. en 3.1.1.b el doble sentido que en la *Metafísica* de Aristóteles puede tener un término tan importante como χωριστός: *separabilis* o *separatus.* Un traductor tan escrupulosamente fiel como Guillermo de Moerbeke traduce habitualmente por *separabilis.* Ahora bien, *separatus* y *separabilis,* lejos de ser sinónimos, se excluyen mutuamente: lo *separable,* en el sentido y en la medida en que es «separable», no puede considerarse «separado», y lo *separado,* en cuanto «separado», ha dejado de ser «separable», puede incluso no haberlo sido nunca; por ej., las Ideas, según Platón, o el principio de las cosas, según Aristóteles, han tenido siempre existencia «separada», no han sido nunca «separables».

Bajando a terreno más llano y a lenguas más próximas a nosotros en el tiempo, he aquí varios ejemplos de ambigüedad morfológica nada fáciles de resolver:

En la *Correspondance Paul Valéry-André Gide,* ed. R. MAILLET, Paris, 1955, p. 124 (carta de Gide), leemos:

> (3) mais dans le prisme des perles nous rêvons les eaux tièdes, les grands cieux dans les yeux étoilés des esclaves, et le bruit de la mer dans vos coquillages, Navires.

Esclave es de género común, y también lo es, en plural, el art. definido *les,* y, por consiguiente, el compuesto *des.* ¿Cómo saber, entonces, de quién son los ojos que hacen soñar a Gide? *¿De los esclavos,* varones y hembras? *¿De las esclavas? ¿De los esclavos* varones? La respuesta es difícil; más aún tratándose de Gide.